



MÉDIAS
La TCN à l'heure des changements technologiques
Page E 4



CINÉMA
Superhéros en bien mauvaise posture
Page E 8



À bas la hêtise et l'enferme-ment!

Gauvreau est un géant, comme Ducharme, et son œuvre rejoint l'universel en permettant au théâtre québécois de toucher toutes les cultures

MICHEL BÉLAIR

Lorraine Pintal fréquente l'œuvre de Claude Gauvreau depuis longtemps. Avec cette *Charge de l'original épormyable* qui prend l'affiche en début de semaine dans la grande salle de la rue Sainte-Catherine, elle en sera à sa cinquième production si l'on tient compte de ses «jeunes années» du temps de *La Rallonge*. Cinq Gauvreau, ce n'est pas rien. Certains ont été plus baroques, plus explorés — comme *Le Vampire* et *la Nymphomane* avec Pauline Vaillancourt — ou plus abstraits que d'autres — comme *Les oranges sont vertes* et *L'Asile de la*

pureté, qu'elle a aussi montés au TNM —, mais tous dissèquent néanmoins, selon la metteuse en scène, le même univers tourmenté, sans issue autre que la révolte. Le monde clos, fermé à toute force créatrice et à toute influence extérieure, des années de la Grande Noirceur.

Violemment!

Elle est en grande forme, Lorraine Pintal. Flamboyante. Ardente comme elle seule sait l'être, passionnée toujours par l'œuvre de l'un de ses deux dramaturges fétiches. D'autant plus, souligne-t-elle, que l'autre, Réjean Ducharme, a corrigé les épreuves de l'œuvre complète de Claude Gauvreau chez Parti pris... La directrice du TNM aime bien faire ce genre de

liens, faire sentir tout ce qui relie et qui continue à tisser la fibre même de la culture d'ici. Pour elle, Gauvreau est un géant, comme Ducharme, et son œuvre rejoint l'universel en permettant au théâtre québécois de toucher toutes les cultures.

«La Charge...», poursuit-elle, est une pièce contre l'enferme-ment sur soi; c'est une sorte de grand cri de résistance et de survie. Une parole de conquête et de liberté qui pourrait résonner sur toutes les scènes du monde... Un appel à se débarrasser de toutes ses peurs, aussi: monter Gau-

«Ensemble, nous avons choisi de faire ressortir le plus clairement possible, de servir le mieux possible le texte de Gauvreau»

vreau aujourd'hui, c'est encore combattre ses propres peurs devant l'ampleur de l'œuvre et de son cri.» Parce que c'est pour elle une œuvre de résistance, Lorraine Pintal a voulu sa *Char-*

ge très tonique, démesurée, très physique et très inscrite dans le corps de ses comédiens.

Là-dessus, Mycroft Mixeu-deim, François Papineau lui-même, vient nous rejoindre et insiste lui aussi sur le jeu physique de son personnage avec lequel il vit, pas toujours facilement, depuis l'été dernier. C'est que Gauvreau est effectivement un être physiquement brisé lorsqu'il commence à écrire *La Charge de l'original épormyable* en 1955.

Sa muse, Muriel Guilbault, se suicide en 1952: il est dévasté, il oscille entre raison et déraison», comme il dit, puis perd ses moyens et n'arrive plus à faire face au contexte historique épouvantable dans lequel les artistes d'alors vivaient. On l'enferme, on le farcit de médicaments, on l'enfouit à l'intérieur de lui-même. On le fait taire. Rideau... Quand il s'en sort, il écrit *La*

Charge... Violemment, même si cela se fait au compte-gouttes; il faudra ensuite une bonne quinzaine d'années avant que l'obscur Groupe Zéro puis Jean-Pierre Ronfard montent enfin sa pièce.

Comme le dit Lorraine Pintal, les tortionnaires «spécialistes du comportement» qui s'acharnent sur Mycroft dans la pièce étaient bien réels. Et le hasard vient nous rappeler tout cela sans se gêner alors que, coup sur coup, André Forcier au cinéma (*Je me souviens*) et le Trident à Québec (où Martin Faucher propose depuis la semaine dernière *L'Asile de la pureté* de Gauvreau) reviennent aussi sur cette triste période.

Un animal christique

Au TNM, on en est à une troisième *Charge de l'original épormyable* et la version de Lorraine Pintal viendra après deux «monuments»; la mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, en 1973, après avoir créé *Les oranges sont*

VOIR PAGE E 3: GAUVREAU

CINÉMA

Lumière et tragédie

Dédé à travers les brumes, la biographie en fiction du leader des Colocs, sort vendredi prochain sur 70 écrans

ODILE TREMBLAY

Visionnaire, Dédé Fortin? «Il fut le premier ici à comprendre l'importance qu'une société métissée et multiculturelle aurait sur le monde», estime le cinéaste Jean-Philippe Duval. Le leader des Colocs aura mêlé dans ses chansons

toutes les influences, manouches, africaines, françaises, rock, québécoises, avec son groupe en mosaïque d'origines diverses. «Son nationalisme était ouvert sur le monde. Et il arrivait avec ses chansons en français à une époque où les musiciens baby-boomers manifestaient une fatigue; sauf Desjar-

dins, bien entendu.»

Mais porter sa vie à l'écran après le choc causé par sa sortie de samouraï? Pas évident...

La fiction va plus loin

Tout a commencé en 2002, 2003 par un projet de documentaire, d'après une idée du producteur Roger Frappier. Il faut

dire que Jean-Philippe Duval, qui a réalisé l'excellent *La vie a du charme*, sur le fantôme de notre littérature Réjean Ducharme, avait l'habitude de mettre des ombres en scène. Mais le projet du film sur Dédé Fortin semblait trop collé au suicide du chanteur survenu en 2000. L'eau devait couler encore sous les

ponts. Ça tombe bien, les projets de film mettent du temps à germer, et à se voir financés...

Jean-Philippe Duval songeait dans sa barbe: «De toute façon, il y aura un film si les gens acceptent de témoigner.» Or la famille se méfiait: «Est-ce de l'opportunisme? Vont-ils se servir de sa mort de samouraï comme ap-

pât?» Les amis, eux, n'avaient guère goûté le traitement sensationnaliste des médias au moment du suicide. «De leur point de vue, le projet de film était indécent.» Il fallut parlementer. Au bout du compte, tout le monde s'est ouvert au cinéaste, sauf

VOIR PAGE E 2: DÉDÉ

CULTURE

Les vrais maîtres du jeu



ODILE TREMBLAY

J'ai toujours considéré les biographies comme des œuvres à moitié fictives, surtout celles dites « autorisées », tissées d'omissions, de projecteurs braqués aux endroits opportuns et pas ailleurs. Certains faits sont là, inamovibles, d'autres savamment balayés. Puis l'impossibilité de traduire, par-delà le cours d'une existence, l'essence de quelqu'un apparaît criante. Mais bon! Bien des auteurs, à juste titre parfois, s'y frottent, mais l'exercice se fait de plus en plus dans le champ du vedettariat.

Georges-Hébert Germain est un homme charmant, doté d'une fort belle plume journalistique, mais ses biographies semblent souvent formatées, privées du vrai charme de sa prose. Rendons quand même à César... Il en connaît un bout sur le clan Dion, après avoir tiré le portrait dans ses bouquins de Céline, de la mère de Céline et, depuis cette semaine, du mari de Céline. Dans *Le Maître du jeu*, il recueille les confidences de René Angélil, le gérant aux mains d'argent qui a joué sa carte atout en misant sur l'interprète d'*Une colombe*.

Vraie mine d'or aussi pour un biographe, ce clan. Ce qui n'empêche visiblement pas Georges-Hébert Germain d'être impressionné par Céline et les siens. Le triomphe de la diva de Charlemagne se joue à l'échelle internationale et le succès a toujours meilleur goût que l'échec. N'empêche qu'une biographie autorisée lie les mains d'un écrivain. Le « portraituré » mène le jeu, là encore, refuse ceci, retient cela. Ainsi, le premier mariage du couple à



René Angélil

la basilique Notre-Dame de Montréal a droit à son chapitre. Mais pas le renouvellement des vœux à Las Vegas cinq ans plus tard, au milieu des chapeaux, dans des costumes orientaux, une cérémonie ridiculisée sur toutes les tribunes.

Les problèmes de jeu compulsif de René Angélil et les révélations sur son caractère — ami loyal, adversaire impitoyable, protecteur passionné de sa belle, bon papa pour son p'tit dernier mais pas trop pour les enfants des lits précédents, etc. — sont au centre du livre.

Problèmes ou gloire du jeu, au fait? L'accent mis sur les gains prodigieux réalisés au poker dans un casino de Las Vegas, juste avant la clôture du spectacle de Céline au Colosseum, semble constituer une pub carabinée en faveur du *gambling*.

N'oublions pas que René Angélil, ancien « p'tit gros des Baronets » devenu icône du succès, dont on suit l'intéressant parcours en dents de scie, fut aussi pour sa star épouse un cerbère qui a tenté de contrôler les médias de toutes les manières possibles; cela, la biographie ne le cache pas. On se souvient pourtant d'un épisode — absent du livre — où Angélil, en décembre 2000, furieux contre un titre de 7 jours évoquant le jumeau congelé du fœtus de Céline, avait réussi à faire détruire 200 000 exemplaires déjà imprimés du magazine. Puis Georges-Hébert Germain épouse le point de vue du gérant lorsqu'il dénonce notre critique musical Sylvain Cormier, sans le nommer: « Dans le quotidien *Le Devoir*, un fou furieux déchainé qui, en près de vingt ans, ne changera pas son discours d'un quart de poil, qualifia le show [Unison] de « matériel de série B » ».

Halte! Tout le monde n'aime pas Céline Dion, et la diva se porte fort bien malgré les flèches de Sylvain Cormier. Alors, le traiter de fou furieux déchainé... Le Georges-Hébert jadis critique à *La Bande des six*, sur les ondes de Radio-Canada, ne mâchait guère ses mots non plus. Et toute cette convergence...

René Angélil trouve-t-il le dernier *Bye Bye* trop insultant pour son épouse, il clame sa honte à la une du *Journal de Montréal*, du groupe Quebecor. Or TVA, l'antenne télé de ce même empire, diffuse *Star Académie*, dont Angélil est le directeur invité. Une filiale de Quebecor, les Éditions Libre Expression, publie la biographie d'Angélil, sous la plume d'un auteur dont l'épouse, Franci-

ne Chaloux, est la relationniste de Céline Dion. Une grande importance fut accordée au lancement du livre à l'hôtel Windsor par *Le Journal de Montréal*, cette semaine. Tout se joue dans un décor étroit et incestueux, où on vous laisse deviner qui sont les véritables « maîtres du jeu ».

Parlant du contrôle des grosses machines sur les médias, un mot sur la question des embargos critiques, que multiplient les distributeurs pour les films québécois destinés à une large audience. Le dernier en date porte sur *Dédé à travers les brumes* de Jean-Philippe Duval. But de ces embargos: faire parler du film à coups d'interviews et de promotion le plus longtemps possible avant que d'éventuels couacs, relégués au wagon de queue, ne gâtent la sauce. Englués dans cette mélasse, les critiques dérogent un peu. Mais tant que les premiers commentaires sont positifs, distributeurs et producteurs ne trouvent rien à y redire. Gare toutefois au mauvais coucheur qui ose cracher dans la soupe avant la date désignée! Les échos sont bons pour *Dédé*. Bingo! La partie paraît déjà gagnée pour lui, avant même que les critiques plus fouillées n'aient été publiées. Or le film possède ses qualités mais aussi des défauts. Quel bruit feront ces bémols après le passage de la fanfare promotionnelle? Un plouf, tout au plus!

La semaine dernière, le cinéaste André Forcier, commentant *Je me souviens*, dont l'action se situe dans le Québec de la Grande Noirceur, disait considérer son film comme une métaphore de notre société contemporaine.

On lui donne raison. Hier, le clergé, Duplessis et ses sbires manipulaient les nôtres. Désormais, des empires médiatiques, mais aussi des géants du show-business et de la finance, ont pris leur relais.

otremblay@ledevoir

DÉDÉ

SUITE DE LA PAGE 1

Mononcle Serge, qui estimait avoir tout dit dans des entrevues et désirait passer à autre chose. « Mais il a été très généreux, nous a prêté des vêtements, etc. »

Pour Jean-Philippe Duval, dans un monde où le temps de réflexion se perd, le cinéma, lieu de mémoire, autorise un recul. « Le film devrait plaire aux jeunes. L'adolescence constitue une période d'émotions exacerbées et Dédé avait gardé une

éternelle jeunesse. Ayant le même âge que lui, je l'ai côtoyé à l'université. La recherche et le film m'ont beaucoup appris sur moi. J'y aborde une génération d'hommes québécois qui ont eu peur de l'engagement, surtout au cours des années 90. »

Duval a scénarisé le projet de documentaire comme une fiction, ressentant vite la stérilité du projet initial, qui montrerait les images trop rabâchées. « Finalement, la fiction m'a permis d'aller plus loin en ajoutant aussi des animations, en creusant

les personnages, en abordant la perte des illusions de Dédé après l'échec du référendum. »

Sans parti pris

Dès le départ, il fut entendu que les acteurs ne bougeraient pas les lèvres sur la vraie musique des Colocs. Mais Duval trouvait plus important d'avoir un comédien dans le rôle-titre qu'un chanteur incapable de jouer. Le film se devait d'être percutant, touchant. Ça tombait bien: Sébastien Ricard, chanteur du groupe Loco Locas, également comédien au théâtre, à la télé, au cinéma, portait les deux chapeaux. « J'étais content que Sébastien soit réticent au départ à l'idée d'incarner Dédé. Ça prouvait qu'il n'accepterait pas pour les mauvaises raisons. » D'autres comédiens jouant des Colocs n'avaient jamais fait de musique de leur vie. Ils ont appris à se débrouiller. « Les frères Diouf sont les seuls à incarner leurs propres rôles. »

Sébastien Ricard était un peu passé à côté du phénomène Les Colocs. Ça lui a permis d'entrer dans la peau du chanteur sans parti pris. Mais il tenait là son premier vrai rôle au cinéma et devait passer de l'euphorie au désespoir total. Vrai défi. « Loco Locas est un groupe plus politique que Les Colocs, qui donnaient plutôt dans le chant social. Mais ils abordaient le monde avec un point de vue. » Aux yeux du comédien, le hara-kiri final, suggéré dans le film mais jamais montré, n'était pas un geste



Sébastien Ricard était un peu passé à côté du phénomène Les Colocs. Ça lui a permis d'entrer dans la peau du chanteur sans parti pris.

anodin: « Grand admirateur de Mishima, Dédé a reproduit un rituel et un rituel de culture. À notre amnésie collective, il a opposé cette culture, même dans sa mort. »

La famille du chanteur est quasi absente du film. « Il s'agit d'un choix délibéré, explique le réalisateur. L'action commence vraiment avec la transplantation de Dédé à Montréal, après son départ du Lac-Saint-Jean. Toute une séquence d'animation montre son arrivée dans une ville vivante et colorée.

Ailleurs, on a retravaillé la ville à l'infographie. »

Duval refuse de voir Dédé Fortin comme un être chroniquement suicidaire et dépressif, tout en admettant qu'il a traversé un épisode de dépression au cours des années 80, puis un autre avant sa mort, bien sûr. « Il était sans doute cyclothymique. » Dans le film, on apprend aussi que sa mère était dépressive. Faiblesse génétique?

« Au cours des épisodes plus anciens, j'ai voulu montrer Dédé comme un être charismatique,

rassembleur, un leader naturel, un amoureux exalté. La mort de son ami Pat, des Colocs, qui était sidéen, l'avait beaucoup affecté. Il y a eu le Dédé d'avant la mort de Pat, et celui d'après. Je me devais d'exposer ses deux facettes, ombre et lumière. »

Le film dure deux heures vingt. « J'ai essayé de l'écourter, mais rien ne marchait plus, précise Duval. Chaque film possède sa respiration propre qui s'impose d'elle-même. »

Le Devoir

LECTURE PUBLIQUE

DU CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES (CEAD)

Lundi 9 mars à 20 h, Théâtre Jean-Duceppe
175, rue Sainte-Catherine Ouest, métro Place-des-Arts

L'ESPÉRANCE DE VIE DES ÉOLIENNES

DE Sébastien Harrisson

UNE MISE EN LECTURE DE Monique Duceppe

AVEC Dany Boudreault, Evelyne Brochu, Marie-Eve Desroches, Nicole Leblanc, Steve Laplante ET Danielle Lépine.

Hanté par le spectre d'un jeune séminariste, Antoine, un ingénieur venu de la ville, se bute à la fois aux limites et aux mystères de la science. Portrait nostalgique d'un Québec en contradiction.

Lecture suivie d'une rencontre avec l'auteur
Entrée libre. Réservation : 514 288-3384, p221
ou cead@cead.qc.ca www.cead.qc.ca

Conseil des Arts du Québec / Conseil des Arts du Canada / Québec / Montréal / Patrimoine canadien / Corporation

UNE PIÈCE DE FANNY BRITT
MISE EN SCÈNE DE GEOFFREY GAQUÈRE

AVEC
BENOÎT DAGENAIS
MONIQUE SPAZIANI
PATRICK HIVON
JOHANNE HABERLIN
FRANÇOIS BERNIER
MADELEINE PÉLOQUIN

CONCEPTEURS
JONAS VEROFF BOUCHARD
THOMAS GODEFROID
PHILIPPE BRAULT
CATHERINE GAUTHIER
ANNIE LALANDE

UNE CRÉATION DU THÉÂTRE DEBOUT
DU 10 AU 28 MARS 2009À LA SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS, MÉTRO SHERBROOKERÉSERVATIONS: 514 282-3900
HTTP://WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA/HOTELPACIFIQUE

Conseil des Arts du Québec / Conseil des Arts du Canada / Québec / Montréal / Patrimoine canadien / Corporation

CLUB D'ÉCOUTE
À LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
vous invite à découvrirLa chanson québécoise :
une délicieuse poutine musicale

en compagnie de Marie-Christine Blais,
journaliste et critique au quotidien *La Presse*
et chroniqueuse culturelle à la radio et à la télévision de Radio-Canada

le jeudi 12 mars à 19 h

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
☎ ☎ ☎ Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre • www.banq.qc.ca

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

CULTURE

THÉÂTRE

Mouvances contemporaines

Dans un registre un peu différent de celui de l'Usine C, moins «européen» peut-être, La Chapelle laisse encore plus de place à la relève.

MICHEL BÉLAIR

Comme tous les artistes de la relève, Jérémie Niel est un passionné. L'œil allumé, le poil rebelle et la voix haut perchée, le jeune homme porte un double chapeau, lui qui est à la fois l'adjoint du nouveau directeur artistique de La Chapelle, Jack Udashkin, et «patron» du Théâtre Pétrus, une jeune compagnie accueillie en résidence permanente dans la salle de la rue Saint-Dominique.

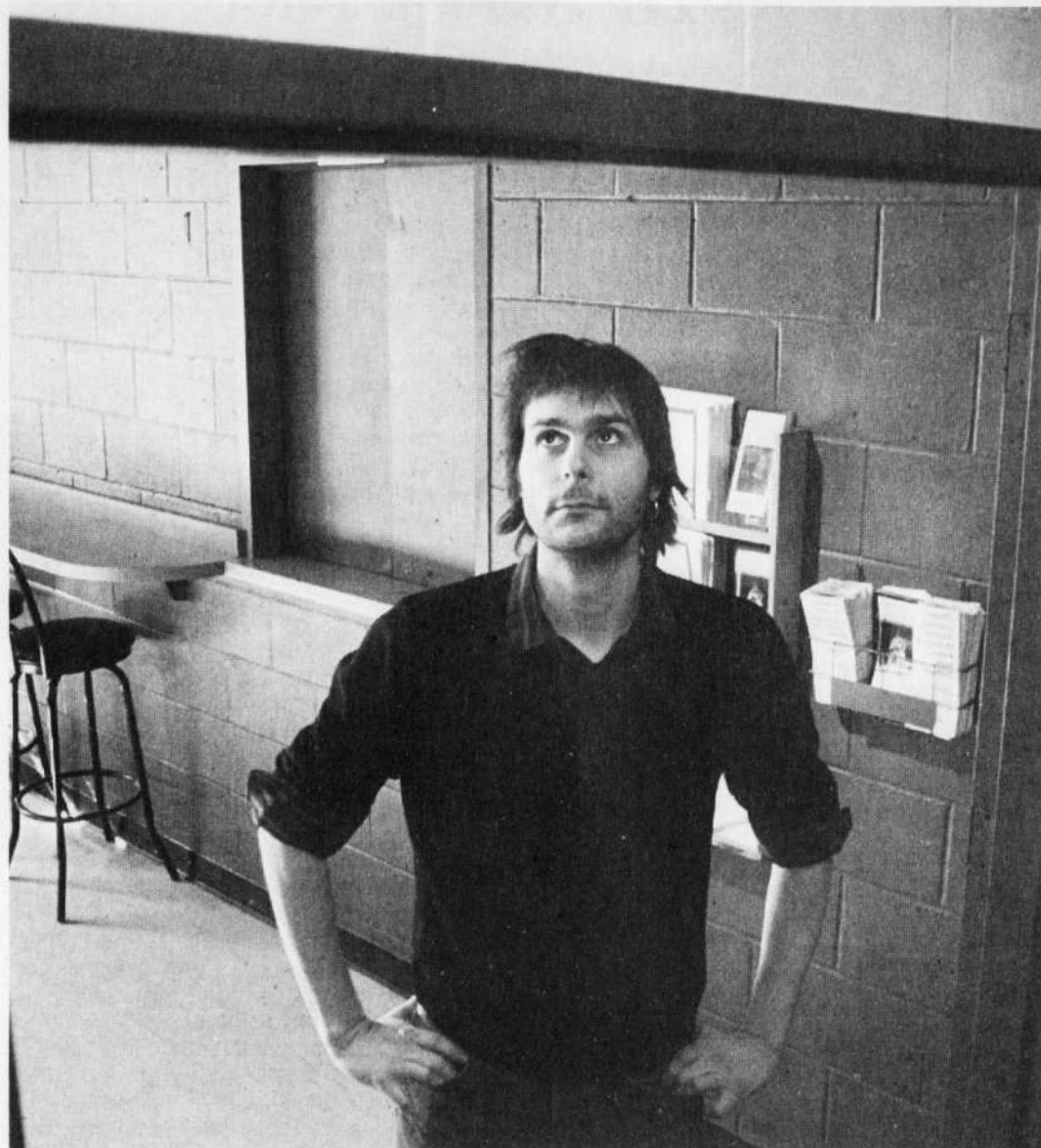
Il signe ces jours-ci la mise en scène de *Tentatives*, la troisième production de la compagnie, une œuvre multidisciplinaire qui fait appel à la lumière, à la musique, au cinéma et même à la danse tout autant qu'au théâtre. Rencontre avec un jeune créateur explorant avec enthousiasme les chemins de la création.

Une esthétique du silence

Pétrus — c'est-à-dire, concrètement, Jérémie Niel — n'en est donc pas tout à fait à ses premières armes. La compagnie amorçait ses activités en 2005 avec *La Campagne* de Martin Crimp au MAI et poursuivait à La Chapelle en 2007 avec *Son visage soudain exprimant de l'intérêt*, un spectacle «bipolaire» construit par Niel à partir de deux textes, l'un du dramaturge allemand Franz Kroetz et l'autre de Philippe Ducros que nous connaissons mieux.

Lorsque Jack Udashkin a pris le relais de Richard Simas à l'automne 2007, il a tout de suite proposé à Niel de se joindre à son équipe en assurant ainsi un espace de travail à sa petite compagnie.

«Nous sommes en résidence permanente», explique le metteur en scène, «mais pour cette production, nous n'avons vraiment occupé le territoire de La Chapelle que durant deux semaines, une à l'automne et l'autre en février, à cause de l'activité intense qui règne ici. [...] C'est la première programmation construite par la nouvelle équipe de La Chapelle. Cela exige beaucoup de temps et Pétrus est vraiment privilégié de pouvoir s'insérer dans un environnement aussi riche où les approches sont si diversifiées...»



Jérémie Niel signe ces jours-ci la mise en scène de *Tentatives*, la troisième production de la compagnie Pétrus.

Il expliquera aussi que *Tentatives* fait directement référence à la difficulté de vivre et d'exister vraiment avec la présence des autres. Que la pièce est construite en deux parties distinctes, en miroir, l'une «bavarde» — le personnage central y partage un repas avec des amis — et l'autre «presque muette», où on le retrouve, solitaire au milieu d'une foule. Attiré par une esthétique du silence — «une phrase prend souvent plus de sens au milieu du silence» —, Jérémie Niel assume tout à fait ses choix.

«Dans *Tentatives*, on verra à la fois l'intérieur et l'extérieur; on touche autant à la vie bien concrète qu'à l'univers onirique tout à fait abstrait du personnage. Mais j'ai voulu aborder cela à partir des émotions et non pas par le discours, en intello... En travaillant beaucoup sur le corps, sur le mouvement et sur la bande son. En fait, je dirais que notre approche est plus près de la danse que du théâtre

même si on ne peut certainement pas parler de chorégraphie. C'est plutôt dans l'écriture scénique, dans la façon dont tout le monde bouge et occupe l'espace, que cela se sent. Je tenais absolument, par exemple, à mettre en scène un comédien-danseur dans le rôle principal et tout ne s'est vraiment mis en place que lorsque j'ai trouvé Eric Robidoux...»

Outre Robidoux, on retrouvera dans *Tentatives* des noms fort connus, dont ceux d'Evelyn de la Chenelière et de Denis Gravereau, qui se donnent souvent le moyen tous deux — elle surtout par ses textes, lui par son implication auprès des jeunes compagnies — de «trempier dans des aventures rafraichissantes». Ce qui est probablement la meilleure façon de sentir dans quelle direction le vent souffle... Jérémie Niel n'aura souhaité, lui, que réunir une équipe (que viennent compléter ici Eric Forget et Marika Lumeaux) à l'image de

ses préoccupations, c'est-à-dire hétérogène et riche d'expériences diverses.

Des projets? «Plusieurs! Je ne peux pas vraiment donner de détails puisque rien n'est encore coulé dans le béton, mais après ces trois premières productions, deux autres devraient prendre forme, dont l'une dès la saison prochaine. La stabilité et la motivation permanente qui viennent avec mon deuxième chapeau commencent à porter fruits plus généreusement, disons.» Pour une fois que la relève trouve à s'exprimer, on ne s'en plaindra surtout pas.

Le Devoir

TENTATIVES

Texte et mise en scène: Jérémie Niel. Une production du Théâtre Pétrus présentée à La Chapelle du 12 au 21 mars.

GAUVREAU

La production a été resserrée et fera à peine un peu plus de deux heures

SUITE DE LA PAGE E 1

vertes en 1972, une première dans un théâtre institutionnel; et surtout celle d'André Brassard, il y a une vingtaine d'années, dans laquelle Jacques Godin incarnait un Mycroft Mixeudim absolument inoubliable.

Cette version Pintel repose sur une relecture, bien sûr, «mais une relecture qui s'appuie sur un important travail dramaturgique collectif»: la production a été resserrée et fera à peine un peu plus de deux heures. «Ensemble, nous avons choisi de faire ressortir le plus clairement possible, de servir le mieux possible le texte de *Gauvreau*. Tous les monologues-envoies de Mycroft sont là, intégralement, mais nous avons coupé dans le reste pour garder l'essentiel.»

La symbolique de la forêt

Il y a surtout que, si le texte de *Gauvreau* n'est pas en explorée, la directrice du TNM est allée chercher des explorateurs puisque la distribution de la pièce fait largement appel à l'équipe de Momentum — Céline Bonnier, Sylvie Moreau, Éric Bernier, Didier Lucien et Papineau, bien sûr —, à laquelle s'ajoutent Pascale Montpetit et Frédéric Ducharme.

Et comme si ça ne suffisait pas déjà pour attiser la curiosité, elle explique aussi que le

lieu d'enfermement de la pièce prendra plutôt l'allure d'un lieu d'isolement. L'action se situera dans une forêt dense plutôt qu'à l'intérieur des murs d'asile habituels.

La forêt, pour toute sa symbolique freudienne bien sûr, Pintel et Papineau se font volubiles là-dessus. Parce que la forêt primitive fait davantage appel à l'instinct et à l'intuition. Par ce qu'elle recèle d'animalité aussi et par les peurs plus ou moins inconscientes qu'elle fait surgir, c'est un lieu riche dans lequel Mycroft peut prendre toute sa dimension d'«animal chrétien et démesuré», comme le dit François Papineau.

Tous deux espèrent néanmoins que cette nouvelle incarnation de ce texte «fondateur» du théâtre d'ici contribuera au débat sur la place de l'artiste et du poète dans un monde qui semble encore souvent enclin à les rejeter.

Ce serait quand même étrange que l'œuvre de *Gauvreau* redevienne actuelle, non?

Le Devoir

LA CHARGE DE L'ORIGINAL ÉPORMYABLE

Texte de Claude Gauvreau mis en scène par Lorraine Pintel. Une production du TNM à l'affiche du 10 mars au 4 avril.



Lorraine Pintel, directrice du TNM et metteuse en scène de *La Charge de l'original épormyable*

Une production de Sibyllines

WOYZPEK
de Georg Büchner

SIBYLLINES THÉÂTRE DE CRÉATION

Mise en scène // Brigitte HAENTJENS
Avec Marc BÉLAND et Paul AHIMARANI, Catherine ALLARD,
Pierre-Antoine LASNIER, Raoul FORTIER-MERCIER, Gaëtan NADEAU, Sébastien RICARD
Évelynne ROMPRÉ, Paul SAVOIE
Les complices // Colette DROUIN, Mélanie DUMONT, Anick LA BISSONNIÈRE, YSO
Claude GOURNOYER, Alexander MACSWEEN, Angelo BARSETTI, Catherine LA FRENIERE
et Jean-François LANDRY

USINE C
DU 17 MARS AU 4 AVRIL 2009
BILLETTERIE 514 521 4493

Le Théâtre de La Manufacture présente du 24 février au 28 mars '09

LES POINTS TOURNANTS
un road movie sans entracte

de Stephen Greenhorn dans une traduction de Olivier Choinière mise en scène Philippe Lambert
avec Christine Beaulieu ▶ Philippe Cousineau ▶ Maxime Denommée ▶ Steve Laplante
Dominique Quesnel ▶ David Savard ▶ Guy Vaillancourt

4559, PAPINEAU-514.523.2246
theatrelalcorne.com
RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

LA LICORNE

SURVEILLEZ AUSSI LA TOURNÉE
www.theatrelalcorne.com

On pourrait passer notre temps à écrire qu'ils ont réussi à créer un univers contemporain qui nous interpelle, mais on perdrait notre temps à éviter de dire comment *Les Points tournants* réussit d'abord à côtoyer le sublime. -ICI

Pour parcourir autant de kilomètres sur une route ponctuée de quelque 20 étapes (...), il fallait être inventif et se mettre totalement au service de ce texte un peu fou, drôle et désordonné, au propos simple, mais important. (...) Défi que Philippe Lambert a habilement relevé en signant la mise en scène. -radio-canada.ca

(...) des interprètes gonflés à bloc et une mise en scène enlevée (...). Nul besoin de préciser qu'en compagnie de tels acteurs on ne s'ennuie guère. (...) Equipée nerveusement construite, *Les Points tournants* s'avère par surcroît un portrait de génération attachant. -Le Devoir

Agréable et rafraichissant, *Les Points tournants* est un spectacle qui se prend aussi bien qu'une soirée entre amis dans un pub. -La Presse

CULTURE

FESTIVALS



SASHA BRUVELK

Nathalie Claude est elle aussi du festival Edgy Women.

Femmes qui courent avec les loups

Encore une fois, le festival Edgy Women remet en question le féminin en donnant beaucoup de place aux libres penseurs

CATHERINE LALONDE

Éclaté, festif et féministe. Rares sont les festivals qu'on peut décrire ainsi. Pour sa 16^e édition, le festival Edgy Women continue d'explorer le féminin et le féminisme sous toutes leurs coutures et dans tous leurs excès. Avec des artistes de partout au Canada, de New York, de Paris et même du désert des Mojaves.

Né en 1994, Edgy Women est un festival interdisciplinaire qui remet en question le féminin en débordant vers le théâtre, la danse, la performance ou le cabaret. Miriam Ginstier, directrice du Studio 303 et fondatrice du festival, explique: «Edgy Women, pour moi, c'est une célébration d'artistes. Le travail présenté ne touche pas toujours aux enjeux féministes, mais l'esprit du festival est féministe. La programmation donne la place aux artistes critiques, aux libres penseurs, souvent politisés, aux pratiques étonnantes.»

Cette année, Edgy Women s'associe pour la première fois au diffuseur de danse Tangente. En plus des spectacles présentés au Studio 303, à la Sala Rossa et au Eastern Bloc, quatre soirées seront données dans le théâtre plus formel mais mieux équipé de Tangente. La directrice artis-

tique du lieu, Dena Davida, en est ravie. «Le mandat artistique d'Edgy Women nous colle à la peau. On a déjà fait la série "Moment'homme", qui explorait la masculinité.» Edgy Women en devient le pendant féminin. «Quand d'autres intellectuels participent à une programmation, poursuit Davida, ça élargit les points de vue esthétiques. Ça amène des visages, un cadre, des gens qui nous sont moins familiers. Edgy Women, ce sont des femmes, pour moi, sauvages, qui confrontent l'image de la femme. Qui abordent la féminité, le féminin et le féminisme en même temps.» Et ce edgy vient des esthétiques d'avant-garde mises en avant.

Le cœur de festivals pourra donc assister à un nouveau solo de Tammy Forsythe, à une danse chamanique de la magnifique Chanti Wadge, à un numéro de danseuses de hula hoop.

D'autres noms à ne pas manquer? Alexis O'Hara, Nathalie Claude, Antonija Livingstone. Entre autres. Pour la programmation complète: www.studio303.com.

Collaboratrice du Devoir

FESTIVAL EDGY WOMEN

Du 14 au 21 mars, en divers lieux

MÉDIAS

La Terre à l'heure des nouvelles technologies

PAUL CAUCHON

Une véritable institution, *La Terre de chez nous*, fêtait hier son 80^e anniversaire. Mais comme tous les autres journaux, elle doit maintenant tenter d'attirer les lecteurs plus jeunes et s'adapter à l'ère d'Internet.

D'abord insérée pendant deux ans dans les pages du *Devoir*, *La Terre de chez nous* publiait son premier vrai numéro indépendant le 6 mars 1927. Le journal, hebdomadaire, a toujours appartenu à l'Union des producteurs agricoles (UPA), mais depuis 1985 il s'est doté d'une politique d'indépendance journalistique par rapport à l'UPA. Organisme sans but lucratif, il fait des profits qui sont remis à l'UPA pour différentes activités.

Dans les milliers de fermes éparpillées sur le territoire du Québec, la lecture de *La Terre de chez nous* a toujours été une véritable religion.

Et en 2009, le citadin qui aurait l'impression qu'une telle publication est passéiste n'a visiblement pas pris la peine de la feuilleter. On y trouve de nombreuses informations sur des enjeux politiques et environnementaux de première actualité et des reportages à l'étranger, dont, dans le numéro de cette semaine, la couverture d'un congrès sur l'agriculture organisé à Washington avec le nouveau secrétaire à l'Agriculture de Barack Obama ainsi qu'un reportage sur l'étalement urbain en Égypte, qui menace les terres fertiles.

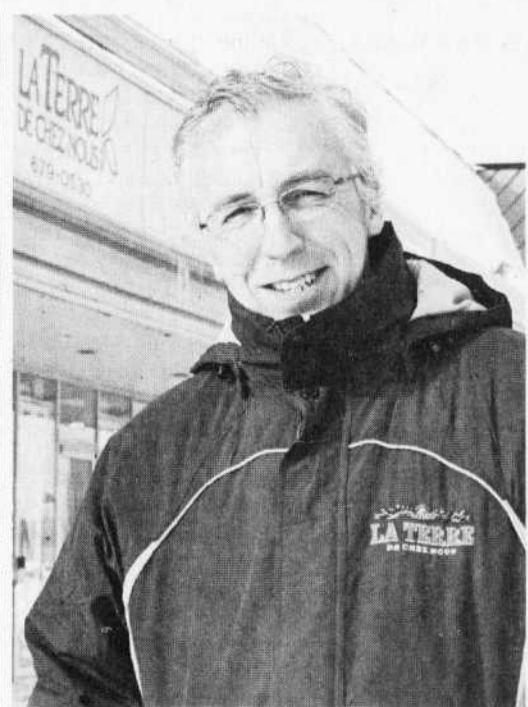
Le journal compte actuellement quelque 33 000 abonnés et 80 000 lecteurs. Les membres de l'UPA ne le reçoivent pas automatiquement: ils doivent d'abord décider de s'abonner.

Selon un sondage qui avait été mené en 2005 auprès des abonnés, les trois quarts des lecteurs de ce journal sont propriétaires de leur entreprise, et les moins de 35 ans représentent environ 12 % du lectorat, ce qui correspondait à l'époque à leur proportion dans la production agricole.

Une quarantaine d'employés travaillent pour la publication, dont dix journalistes et une douzaine de pigistes. «Notre défi, explique le directeur de la publication, Loïc Hamon, c'est de faire face à la baisse du nombre de fermes.»

L'avenir

L'avenir de *La Terre de chez nous* est évidemment lié au développement d'une véritable relève agricole. De plus, remarque Loïc Hamon, «les



SOURCE TCN

Loïc Hamon, le directeur de *La Terre de chez nous*



jeunes producteurs lisent moins. Selon des sondages internes, alors que le taux de lecture d'un exemplaire de *La Terre de chez nous* était habituellement de 96 minutes par numéro, les moins de 35 ans le lisent 20 minutes de moins.

En 1948, *La Terre de chez nous* publiait un amusant reportage intitulé «L'agriculteur de l'an 2000». L'auteur ne pouvait évidemment pas imaginer l'arrivée d'Internet dans les fermes. On pouvait toutefois y lire que, «vu la rareté du bois, les dépendances de la ferme, toutes réunies sous un même toit, seront en l'an 2000 construites en métal».

Cet auteur, Armand Létourneau, imaginait également un monde où «un nombre croissant de citadins fuiront, dès 5 heures de l'après-midi, les villes devenues inhabitables» alors que «de grandes roulettes automobiles, sortes d'épicerie ambulantes, iront au devant de la ménagère». L'article prédisait aussi que «la consommation de légumes va toujours aller en augmentant» alors que le cheddar tombera en désuétude et que «la vogue ira à un fromage mollet, mi-crèmeux, très digestible!»

En 2009, le véritable défi de *La Terre de chez nous* ne consiste pas à imaginer le fromage de l'avenir. Il consiste plutôt à définir une nouvelle stratégie Internet.

Le site Internet actuel date de 2002. Il reçoit 45 000 visiteurs différents par mois et offre des informations diverses ainsi que des services très variés (dont l'achat de produits du terroir en ligne).

La publication envoie déjà une lettre d'information électronique hebdomadaire à ses abonnés, mais dans les prochaines semaines elle lancera une lettre d'information quotidienne, adaptée aux cellulaires et aux BlackBerry.

Il ne s'agit que d'un des aspects de la stratégie pour 2009. On prépare également une édition numérique complète du journal sur le Web et, avec la refonte du site, on veut créer un nouveau portail pour la communauté agricole, avec blogues et forums de discussion.

Mais pas question d'abandonner le papier dans un proche avenir. D'autant plus, explique Loïc Hamon, que le taux de pénétration d'Internet en milieu rural au Québec est plus faible que dans les villes, et que plusieurs communautés sont encore dépourvues d'Internet haute vitesse, au grand dam des intervenants locaux.

Le Devoir

UNE INVITATION À DÉFONCER LES MURS!
TNM.QC.CA//514.866.8668



DE CLAUDE GAUVREAU

MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ÉRIC BERNIER + CÉLINE BONNIER + FRANCIS DUCHARME + DIDIER LUCIEN + PASCALE MONTPETIT + SYLVIE MOREAU + FRANÇOIS PAPINEAU

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE BETHZAÏDA THOMAS / LES CONCEPTEURS, JEAN BARO / MARC SÉNÉCAL / MICHEL BEAULIEU / WALTER BOUDREAU / GHISLAIN GAGNON / JACQUES-LEE PELLETIER / RACHEL TREMBLAY

[DÈS MARDI!]



La Grande Machinerie du MONDE

Texte et mise en scène Patrice Dubois
 Co-ideateur Martin Labrecque
 Avec Sophie Cadieux, Stéphane Franche et Alexandre Goyette

Collaborateurs
 Julien Blais-Savoie, Florence Corbet, Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Olivier Landreville, Larsen Lupin, David Ouellet, Caroline Poirier

24 février au 21 mars 2009
 Présenté à Espace GO
 4890, boul. St-Laurent, Montréal
 Billets 514-845-4890
 Admission.com 514-790-1245

theatrapap.com
 Direction artistique: Claude Poissant et Patrice Dubois

THÉÂTRE PAP

Conseil des arts Québec
 Conseil des Arts de Montréal
 LE DEVOIR

CULTURE

JAZZ

Les 70 ans de Blue Note

SERGE TRUFFAUT

L'idée du sujet du jour a été empruntée au magazine *Down Beat*. Pour souligner les 70 ans de l'étiquette Blue Note, la rédaction de ce mensuel a demandé à une ribambelle de musiciens reconnus ou réputés quel était leur disque favori... du catalogue Blue Note, évidemment. Premier constat: le pianiste Herbie Hancock et le saxophoniste Wayne Shorter dominent l'inventaire effectué pour le numéro du présent mois.

Speak No Evil, aujourd'hui disponible à petit prix (environ 10 \$), a profondément marqué les esprits de Branford Marsalis, de Nicholas Payton et de David Sanchez lorsque ces trois souffleurs étaient adolescents. Sur cet album — tenez-vous bien, agrippez-vous —, Herbie Hancock est au piano, Ron Carter à la contrebasse et Elvin Jones à la batterie.

Si on s'est attardé à la formation rythmique, c'est tout bonnement, tout simplement, pour souligner que l'influence du groupe que Miles Davis avait formé au début des années 60, soit la bande que l'on retrouve sur *Speak No Evil* de Herbie Hancock, demeure profonde chez les jazzmen.

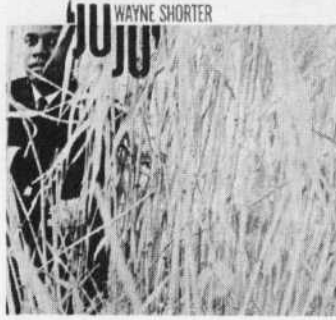
Qu'on y songe, pour Greg Osby, le Blue Note par excellence s'appelle *Schizophrenia*, pour Chris Potter c'est *Adam's Apple*, pour Kurt Elling c'est *Night Dreamer*, tous trois signés Shorter. *Maiden Voyage* de Hancock est le chouchou de Geri Allen, splendide pianiste, ainsi que du trompettiste Sean Jones. *Speak Like a Child*, tous deux de Hancock, est celui de Terence Blanchard et de Kenny Werner. *Juju*, de Hancock encore, a l'affection particulière de Terri Lyne Carrington. Enfin, *The Prisoner* est le favori d'Uri Caine.

Bien évidemment, des albums de Horace Silver à qui Blue Note doit ses premiers succès figurent sur le palmarès. Mais jamais dans des proportions équivalentes à celles comptabilisées par le duo Hancock-Shorter. *Idem* pour les disques de Sonny Rollins. En fait, on observe que, dans le cas de Rollins et de Silver, tel musicien apprécie tel disque de l'un ou de l'autre. Tel autre aime celui-ci ou celui-là.

Ce dossier de *Down Beat* devrait régaler d'autant plus les amateurs de la note bleue que les compacts Blue Note se transigent désormais, on ne le répètera jamais assez, à petit prix. Cela étant, ce référendum, si on peut l'appeler ainsi, propose son lot d'étonnements.

Si les choix de chacun ne se présentent pas du tout au questionnement parce que relevant d'une émotion particulière, d'une mémoire singulière, il est tout de même très curieux que les noms de Hank Mobley, de Lee Morgan et de Jackie McLean ne soient jamais mentionnés.

Que *Work Out, Another Work Out* ou *Another Call* de Mobley, que *The Sidewinder* ou *The Procrastinator* de Lee Morgan, que *Destination Out* ou *New and Old Gospel* de Jackie McLean ne soient pas évoqués à quelque peu titillé les neurones. Mais bon... Pour conclure, précisons à l'intention de ceux et celles qui, après lecture du dernier *Down Beat*, voudraient acheter certains albums que le



choix comme les prix proposés par Archambault sont beaucoup plus intéressants que ceux de HMV, qui soit dit en passant accorde de plus en plus d'espace aux films au détriment de la musique.

En rafales

Grande, énorme nouvelle: dans le cadre de la neuvième édition du festival Suoni Per Il Popolo, les producteurs de l'événement ont invité l'immense, le très immense pianiste Dave Burrell, qui sera accompagné par William Parker à la contrebasse et Nashett Waits à la batterie.

Après la grande nouvelle, la très bonne: dans le courant du mois de mars, Normand Guilbeault publiera son nouvel enregistrement consacré à l'œuvre de Charles Mingus. Il s'agit d'un *live* au Upstairs qui, excellente nouvelle, va rester là où il est.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Carte blanche à Marc-André Hamelin

Pour ses soixante ans, la Société Pro Musica a décidé de donner carte blanche au pianiste québécois Marc-André Hamelin. Quatre concerts, du 9 au 16 mars, marqueront cet anniversaire.

CHRISTOPHE HUSS

Le 17 octobre 1948, dans la salle de bal du Ritz-Carlton, débutaient les activités de Pro Musica. Soixante ans plus tard, sous la direction de Pierre Rolland et Monique Dubé, Pro Musica continue — comme le Ladies' Morning Musical Club, qui en est, lui, à sa 117^e saison — à proposer des récitals et concerts de musique de chambre aux Montréalais.

Il faut avoir la foi chevillée au corps pour persévérer... Même si les deux sociétés musicales montréalaises se montrent fort clairvoyantes dans le choix d'artistes de premier ordre et largement plus à l'affût des nouveaux talents que l'OSM, la qualité de ce travail n'est pas souvent reconnue, ni saluée par un succès de fréquentation. Manque de curiosité et public vieillissant sont les deux maux gangrenant le présent et le futur de ces acteurs indispensables de la vie musicale montréalaise.

En donnant carte blanche à Marc-André Hamelin, Pro Musica a voulu saluer le rayonnement d'un musicien dont, de l'avis de Pierre Rolland, les qualités ne sont pas assez reconnues dans son propre pays. Marc-André Hamelin ferait-il tellement partie des meubles qu'on ne prêterait plus vraiment attention à son talent? Artiste largement cantonné au disque et à la musique européenne jusqu'à il y a quelques années, le pianiste québécois voit sa notoriété grandir en Amérique du Nord et en Asie.

Nouvelle carrière

Joint par *Le Devoir* à son domicile à Boston, qu'il habite depuis deux ans, Marc-André Hamelin ne cache pas son bonheur: «On ne peut pas dire que ça va mal», dit-il en riant.

Il admet que sa carrière a, récemment, pris un nouvel envol: «Dans le passé, je jouais surtout des récitals, j'avais besoin de me faire connaître des orchestres. J'ai souffert, pendant treize ans, d'un agent inactif aux États-Unis. Cela a énormément ralenti ma carrière en Amérique du Nord. Entre-temps, je développe ma carrière en Europe. Mais depuis 2001 les choses se sont vraiment améliorées; j'ai à

présent l'un des meilleurs agents dans le métier.»

Le gros événement des prochains mois sera un concert à Salzbourg, partagé avec James Ehnes, même si les deux artistes canadiens ne joueront pas ensemble. Les organisateurs ont demandé à Marc-André Hamelin le *Concerto pour piano seul* de Charles-Valentin Alkan, qu'il a interprété au Festival de Lanaudière l'été dernier. On se demande comment Marc-André Hamelin, qui lors de l'entrevue semble avoir du mal à se rappeler ce qu'il faisait le mois dernier («J'ai la mauvaise habitude de mettre ce que je viens de faire derrière moi», dit-il), fait pour mémoriser ce déluge de notes et de décibels.

«Les choses apprises tôt restent et sont appelées à durer», constate-t-il, ajoutant: «Le *Concerto d'Alkan* n'est pas de la musique fondamentalement compliquée. Le premier mouvement est une forme sonate de 28 minutes, avec des grandes lignes, de longues phrases. Ce n'est pas si compliqué à mémoriser pour moi, alors que la *Symphonie d'Alkan*, deux fois plus courte mais pleine de détails, d'harmonies condensées et de contrepoints, est plus ardue.»

On se demande quel peut être aujourd'hui encore le plaisir de se coltiner des compositions aussi diluées. Marc-André Hamelin défend ce choix avec sincérité: «En leur genre, le *Concerto* et la *Symphonie* pour piano seul d'Alkan sont des œuvres innovatrices que je trouve touchantes. C'est sûr que j'aimerais qu'elles ne soient pas aussi difficiles, surtout le *Concerto*, qui demande une énergie absolument folle!»

Une semaine à Montréal

La semaine spéciale du 60^e anniversaire de Pro Musica a été échauffée de longue date: «Cela fait trois à quatre ans qu'il en est question. Pro Musica m'a dit: "On veut faire cet événement autour de toi et on te donne carte blanche.»

Marc-André Hamelin amorce la semaine de concerts avec de la musique de chambre en compagnie du Quatuor de Leipzig,



Marc-André Hamelin

PHOTO NINA LARGE

un ensemble rencontré lors d'un festival en Suède. «Nous devions jouer le *Quintette de Schumann*. D'ailleurs, je compose habituellement sans piano.»

D'ici à novembre paraîtra, chez son éditeur, Hyperion, un second volume de *Sonates pour piano* de Haydn. En mai il retrouvera le Quatuor Takacs pour graver le *Quintette avec piano* de Schumann. Quant à son dernier disque, consacré aux *Sonates n° 2 et n° 3* de Chopin, le pianiste nous apprend qu'il n'était pas du tout prévu au programme: «Je voulais enregistrer les trois dernières sonates de Beethoven, mais, au dernier moment, j'ai décidé d'attendre un peu, voire d'attendre beaucoup...» La vraie sagesse, à 47 ans!

Le Devoir

PRO MUSICA

CARTE BLANCHE À MARC-ANDRÉ HAMELIN
Quatre concerts, les 9, 11, 13 et 16 mars au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, à 19h30.
Renseignements:
www.promusica.qc.ca/saphir.html
et ☎ 514 845-0532.

■ Viennent de paraître
En CD
Chopin: *Sonates pour piano n° 2 et n° 3*. Hyperion.
Johann Strauss, les transcriptions de Godowsky. Hyperion
En DVD
Marc-André Hamelin: *No Limits*, un film de Jan Schmidt-Garre dans la série Legato, The World of Piano. EuroArts.

Hydro Québec présente

ANNIVERSAIRE DIAMANT 60

Pro Musica 2008-2009

SÉRIE SAPHIR

THÉÂTRE MAISONNEUVE DE LA PLACE DES ARTS, 19 H 30

« Marc-André Hamelin Passionnément ! »

« ...il est le plus fascinant de tous les grands pianistes de notre époque ! »
(San Francisco Chronicle)

SES PARTENAIRES

9 mars Lara St. John, violon et le Quatuor de Leipzig

11 mars Karina Gauvin, soprano

13 mars Les Violons du Roy, dir. Bernard Labadie

GRANDE FINALE SOLO

16 mars Marc-André Hamelin

Billets : 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants), 35 \$ (balcon) (taxes et redevance en sus)
Billets et réception : 230 \$, 220 \$, 210 \$ (taxe en sus) (reçu pour fins fiscales)
En vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

La Scène Musicale

HYATT

LA PRESSE

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

ANGÈLE DUBEAU ET LA PIETÀ

Récitant Albert Millaire

GARGANTUA ET AUTRES PLAISIRS

ANALEKTA

ANGÈLE DUBEAU ET LA PIETÀ

Gargantua

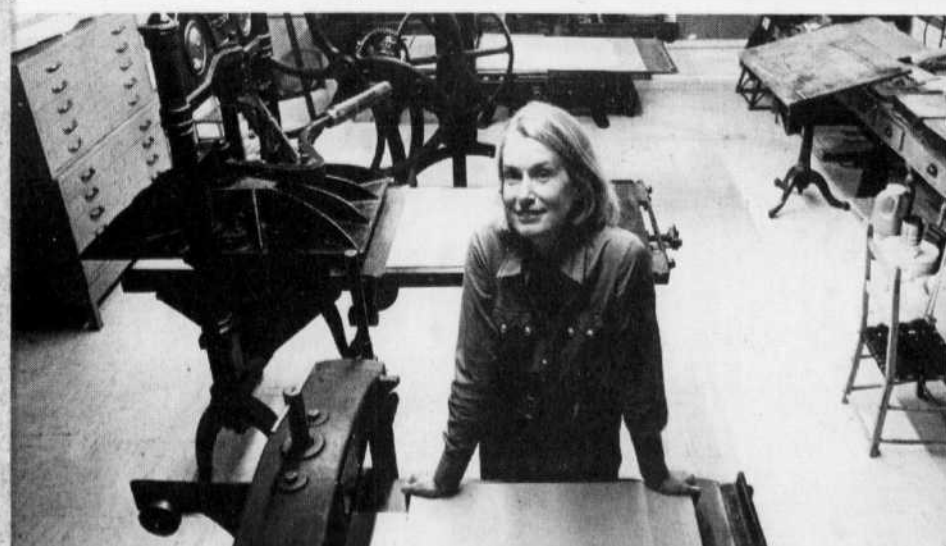
et autres plaisirs

DE JEAN FRANÇAIS

RÉCITANT ALBERT MILLAIRE

EN VENTE MAINTENANT

Renaud-Bray analekta.com



Le goût de l'encre

Rétrospective
MONIQUE CHARBONNEAU
Estampes, gouaches, peintures et fusains

Du 24 février au 16 août 2009
Grande Bibliothèque

Entrée libre

Une exposition réalisée par
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
(BANQ)

En complément de l'exposition

Le catalogue de l'exposition, édité par BANQ et par les Presses de l'Université Laval, est en vente à la Boutique de la Grande Bibliothèque ainsi qu'en librairie.

Des visites commentées de l'exposition auront lieu le 5 mars et le 10 juin 2009 à 19 h (réservation au comptoir d'accueil de la Grande Bibliothèque).

Grande Bibliothèque
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
M Berri-UQAM
Autobus : 30, 15 et 125

www.banq.qc.ca
514 873-1100
ou 1 800 363-9028

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

CULTURE

CINÉMA

Folle ou pas ?

L'excellent thriller psychologique de Safy Nebbou, *L'Empreinte de l'ange*, donnant la vedette à Catherine Frot dans un noir face à face entre deux mères, prendra l'affiche chez nous vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Catherine Frot est l'une des rares actrices françaises à pouvoir jouer dans la veine comique tout en demeurant séduisante. D'où ce danger de se voir accoler une étiquette. Avec des débuts au théâtre (elle a cofondé la Compagnie du Chapeau rouge à 21 ans) et une large palette, tant dramatique qu'humoristique, le triomphe lui vint avec la pièce de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui *Un air de famille*, porté plus tard à l'écran par Cédric Klapisch. Sur les planches comme au cinéma, elle y incarnait une épouse un peu nunuche à qui son mari macho offrait un collier de chien. «*La scène du collier de chien faisait tellement rire les gens que j'ai eu de la difficulté à m'abstraire de ce type de rôle. Il fallut livrer bataille pour conserver plusieurs registres, refuser des propositions, même intéressantes.*»

L'actrice de *La Dilettante*, des *Sœurs fâchées* et d'*Odette Toulemonde* s'est montrée ravie quand Safy Nebbou (cinéaste du *Cou de la girafe*, une œuvre jeune public) lui a offert un rôle dramatique fort complexe — mais avec un grain tout de même — dans *L'Empreinte de l'ange*.

Elle y incarne une femme qui, contre toute raison, croit reconnaître dans une gamine de six ans aperçue au milieu d'une fête d'enfants sa propre fille morte encore bébé dans un incendie. Le film constitue un face à face entre cette femme étrange et la mère de l'enfant (Sandrine Bonnaire), qu'elle traque sans relâche.

«*Ce qui m'intéressait dans ce rôle, c'est de surfer sur la question "Est-elle folle ou pas?"*. J'avais en funambule sur une corde étroite et Safy Nebbou offrait la direction chirurgicale qui s'imposait.» Grand succès en France

(700 000 entrées, beaucoup pour un film sombre), et un remake envisagé aux États-Unis.

«*On ouvrait plusieurs tiroirs dans cette histoire, lançant des fausses pistes, jouant avec les codes des thrillers américains*, explique Safy Nebbou.

L'Empreinte de l'ange est basé sur un fait divers américain — l'histoire d'une femme d'origine portoricaine qui avait mis le feu à une maison pour voler un nourrisson, mais plusieurs modifications furent apportées au scénario. Histoire de ne pas dévoiler le punch, on n'expliquera pas tout. «*C'est un film dont le déclencheur est l'instinct maternel*, précise le cinéaste. *J'en ai appuyé l'animalité, en lui offrant une dimension métaphysique. Lorsque le personnage de Catherine observe la petite fille devant l'école, elle ressemble à une bête tapie derrière les fourrés. Ça la rend déroutante, privée de distance. Quant à Sandrine Bonnaire, elle jouait avec son image, sa beauté, son sourire, pour mieux les décevoir. Le point de vue de l'enfant est volontairement escamoté. Il s'agit d'un duel.*» «*Avec Sandrine s'est établi*

un vrai dialogue, poursuit Catherine Frot. *On devait s'affronter comme des lionnes.*» Le film fut tourné en Scope, afin d'estomper la profondeur de champ et d'isoler le personnage, alternant plans-séquences et montage fébrile. «*J'aime les mises en scène qui ne s'affichent pas, qui laissent parler l'histoire*», précise Safy Nebbou. Le cinéaste prépare un gros film, adapté d'une pièce de théâtre: *Signé Dumas*, avec Gérard Depardieu, Benoît Poelvoorde, Dominique Blanc. C'est l'histoire d'Auguste Maquet, qui fut le nègre littéraire d'Alexandre Dumas: «*Un héros avec du talent, mais privé de génie.*»

Quant à Catherine Frot, elle vient de tourner sous la direction d'Albert Dupontel *Le Violain*, avant d'enchaîner sur un film-catastrophe des frères Larrieu, *Les Derniers Jours du monde*, aux côtés de Mathieu Almaric.

Le Devoir

Odile Tremblay était à Paris l'hôte des Rendez-vous d'Unifrance.



Une scène du film *Je me souviens*, d'André Forcier

La mémoire glorifiée

JE ME SOUVIENS

Réalisation: André Forcier. Scénario: André Forcier et Linda Pinet. Avec Roy Dupuis, Céline Bonnier, France Castel, Michel Barrette, Remy Girard, David Boutin, Pierre-Luc Brillant, Hélène Bourgeois-Leclerc, Gaston Lepage. Image: Daniel Jobin. Montage: Linda Pinet.

ODILE TREMBLAY

Décidément, les films québécois en noir et blanc nous réservent d'heureuses surprises cette année. Ce fut le cas du *Polytechnique* de Denis Villeneuve. Or voici qu'André Forcier nous livre à son tour une œuvre sans couleurs mais non sans magie: *Je me souviens*, dont le titre lui-même secoue les pucés d'un Québec ayant du mal à revenir sur l'ère duplessiste, trop pètrie de souvenirs sombres.

Il s'agit d'un des meilleurs Forcier depuis longtemps. Quel plaisir de retrouver le cinéaste de *L'Eau chaude*, *l'eau frette* et *d'Au clair de la lune* en aussi grande forme, après quelques longs métrages plus laborieux. D'autant plus qu'il a réalisé *Je me souviens* avec un microbudget, dans des conditions difficiles en Abitibi (et un peu en Irlande). L'image, la mise en scène, le jeu des comédiens portent gaillardement l'humour et le sérieux à travers des envolées vers le rêve, des incursions dans le désespoir et l'alcool. Et le noir et blanc parle d'hier avec conviction, comme les dialogues, en général excellents, ici et là artificiels.

Le film s'écoule dans une veine plus classique que franchement surréaliste, avec des incursions dans l'absurde. Des morts inopinées, trop vite évacuées, en un burlesque de situation, retournent l'action

comme un gant. Forcier parvient à jongler entre les tons abruptes, avec poésie, folie et plongée en apnée dans notre histoire, une Grande Noirceur pas si noire que ça où les forces progressistes défient le brouillard.

L'action débute en 1949. Un mineur (Pierre-Luc Brillant) veut prendre la tête du syndicat. Au menu: des orphelins de Duplessis brimés, une veuve difflamée et vengeresse (Céline Bonnier), un enfant volontairement muette, un curé «sous-tapis» de Duplessis (Remy Girard), Duplessis (impressionnant Michel Barrette), un révolutionnaire irlandais qui s'exprime généralement en gaélique (Roy Dupuis). Entre idéaux et compromis, le film refuse les ornements du cliché et du manichéisme.

Céline Bonnier se révèle excellente en femme qui coule et entraîne les autres dans une noyade, qui aura vraiment lieu. Le personnage incarné par Roy Dupuis (émouvant et maniant le gaélique avec aplomb) est un ange poétique (on pense au rôle ailé de Michel Côté dans *Au clair de la lune*). Ange cette fois au sens figuré, faisant écho aux pulsions nationalistes des Québécois, à la sauvegarde de leur langue. Cet homme traîne un idéal et une bonté dans sa besace de survenant, et permettra à l'enfant muette de trouver une nouvelle langue maternelle.

Le voix hors champ d'André Forcier n'est pas sans lourdeur côté narration, mais on salue ici la vraie renaissance de ce cinéaste avec une œuvre à portée politique, qui peut fièrement aborder la devise du Québec au titre d'un film si inspiré.

Le Devoir

Filmer le temps

LA VIE MODERNE

Réalisation, scénario et image: Raymond Depardon. Montage: Simon Jacquet. France, 2008, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le titre n'a rien d'une mauvaise blague, à peine un soupçon d'ironie. Or, dans l'univers du photographe et cinéaste Raymond Depardon, il se dissipe au contact des gens humbles qu'il filme avec une tendresse exemplaire. *La Vie moderne*, dernier volet de sa trilogie *Profil paysans* (*L'Approche* en 2001 et *Le Quoti-*

dien en 2005), remet sans cesse en question ce rapport au temps: celui d'autrefois, qui suinte encore sur les murs de pierre des fermes, et celui d'aujourd'hui, inscrit sur les visages inquiets de ces ruraux luttant comme d'irréductibles Gaulois mais que la lassitude commence à gagner.

«*Un agriculteur, ça servira bientôt plus à rien*», «*J'ai pas vraiment confiance en l'avenir*»: voilà quelques-unes des petites confidences égrenées tout au long de ce portrait, ou plutôt de cette cartographie de la paysannerie française, celle située en moyenne montagne, jardin d'Eden pour

les uns et terre de Caïn pour les autres. Ces remarques défaitistes résonnent d'autant plus fort qu'elles viennent souvent bousculer un silence embarrassé, car les héros de *La Vie moderne* n'ont pas l'éloquence des procureurs de *Délits flagrants* (1994), une plongée de Depardon dans le monde judiciaire.

La Vie moderne n'a pourtant rien d'un froid et triste constat socioéconomique, car Depardon ne cherche pas à soutirer aux paysans ce qui pourrait faire l'objet d'une thèse. Il débarque chez eux, installe sa caméra dans la cuisine ou à l'étable, et fait ce que

de moins en moins de cinéastes ont le luxe de faire: il attend. Pas nécessairement un miracle, mais assurément un éclat de vie.

Collectionneur de moments de vérité, chantre d'une humanité refusant d'être déracinée et apôtre de la ruralité au-delà de tous les clichés, Raymond Depardon montre la face tranquille, et parfois désespérée, de cette «vie moderne». Dans ce film remarquable de simplicité et de respect, ce n'est pas un tour de force, juste une manière de regarder, la sienne, inimitable.

Collaborateur du Devoir

Sélection officielle
Visions du Réel
Nyon 2008

Mère et Monde

Un film de
Michel Langlois

À la rencontre des membres
de la famille ayant inspiré le scénario
de Cap Tourmente.

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

www.onf.ca/mereetmonde

ONF
NEB
GEN

EX-CENTRIS 3375, Boul. Saint-Laurent, Mt.
D'Orléans (514) 347-2200

CINÉMA
PARALLÈLE

Tous les jours:
14h40 - 18h00

MICHEL BARRETTE
CÉLINE BONNIER
HÉLÈNE BOURGEOIS-LECLERC
DAVID BOUTIN
PIERRE-LUC BRILLANT
FRANCE CASTEL
MICHEL DAIGLE
JULIE DUPAGE
ROY DUPUIS
RÉMY GIRARD
GASTON LEPAGE
ALICE MOREL-MICHAUD
CHARLES-OLIVIER PELLETIER
RENAUD PINET-FORCIER
MARIO SAINT-AMAND
DORIS ST-PIERRE

ATOPIA PRÉSENTE UNE PRODUCTION DES FILMS DU PARIA
UN FILM D'ANDRÉ FORCIER

JE ME
SOUVIENS

À L'AFFICHE

CINÉMA BOADICÉE
CINÉMA JACQUES CARTIER 14
CINÉMA SHERBROOKE
CINÉMA STE-ADELE

MÉGA-PLEX GUZZO
PONT-VIAU 16

LES CINÉMAS REBORN
RPM DRUMMONDVILLE

CINÉMA DES CHIFFRES
VAL D'OR

LES CINÉMAS REBORN
JOLIETTE

CINÉMA DES CHIFFRES
LE CLAP

CINÉMA COFFRÉ
ST-NICOLAS

CINÉPLEX OVERTHEATMENT
QUARTIER LATIN
CINÉPLEX OVERTHEATMENT
STARCITÉ MONTREAL

CINÉPLEX OVERTHEATMENT
BOUCHERVILLE

CINÉPLEX OVERTHEATMENT
CINÉMA DU CAP

CINÉPLEX OVERTHEATMENT
CHICOUTIMI

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

LAMBERT WILSON PILAR LOPEZ DE AYALA PASCAL ELBÉ ANNE BROCHET

comme
les autres

UN FILM DE
VINCENT GARENQ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉPLEX OVERTHEATMENT
QUARTIER LATIN

CINÉMA BOADICÉE
3375, Boul. Saint-Laurent, Mt.
D'Orléans (514) 347-2200

MÉGA-PLEX GUZZO
PONT-VIAU 16

CINÉPLEX OVERTHEATMENT
BOUCHERVILLE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS



27^e FIFA

19 - 29 MARS 2009 | MONTRÉAL

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM SUR L'ART

WWW.ARTFIFA.COM

BILLETTS DISPONIBLES DÈS MAINTENANT À LA PLACE DES ARTS OU SUR NOTRE SITE WEB

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
13h00 - 16h20 - 19h35

CINÉMA

LES **MERCREDIS DU DOC**
3/1 sur tous les documentaires

BOÎTE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

ENTREVUE

Bruce McDonald et les méandres de l'horreur

On remarque de loin Bruce McDonald. Vrai que le restaurant de l'hôtel était désert à cette heure intermédiaire; vrai, surtout, que son chapeau de cow-boy noir satiné ne passait pas inaperçu en ces lieux feutrés. Venu à Montréal assurer la promotion de *Pontypool*, son plus récent film, le sympathique réalisateur canadien a bien voulu converser avec moi un moment. Entretien.

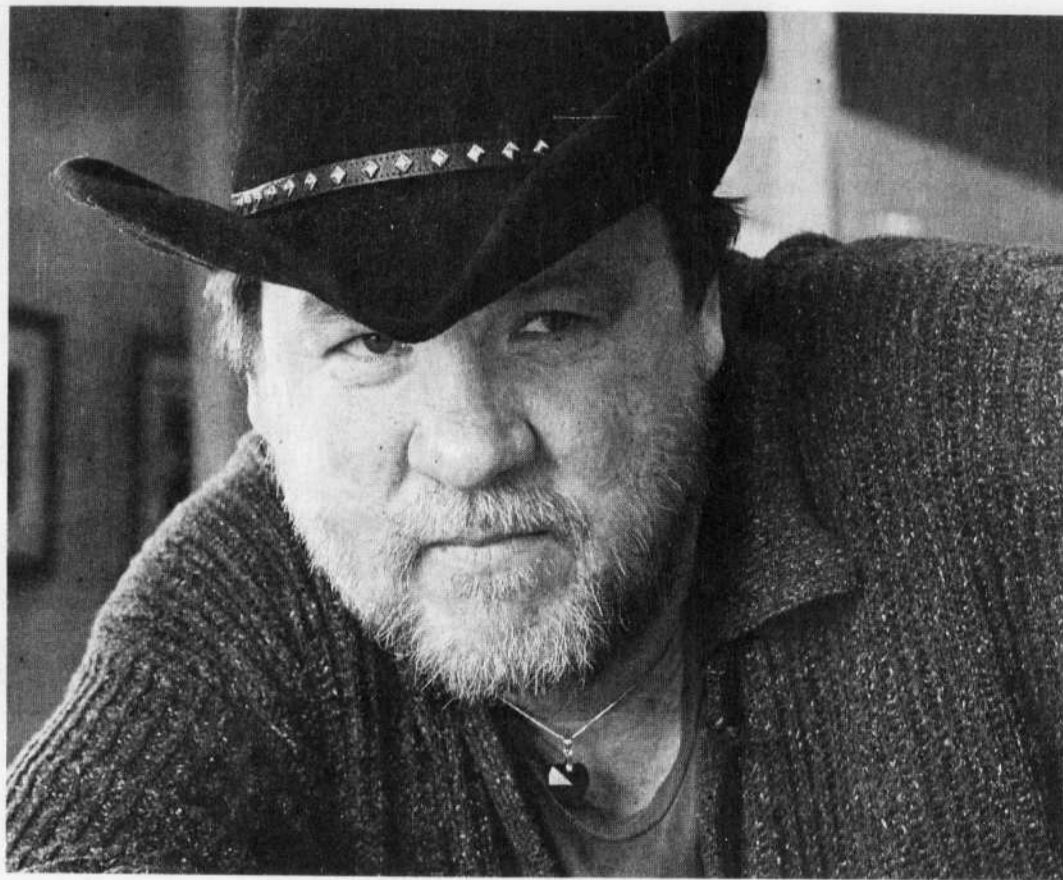
FRANÇOIS LÉVESQUE

Film d'horreur en huis clos discrètement satirique, *Pontypool* est l'adaptation d'un roman de Tony Burgess. «Tony donnait une lecture dans un café de Toronto à laquelle j'ai assisté. En fait, mon agent avait insisté pour que j'y sois; il connaissait Tony.» Interêt: «J'ai acquis les droits d'adaptation, il a pondu le scénario. L'approche du roman était beaucoup plus feuilletonesque; je n'ai conservé qu'un élément narratif: le virus lui-même. Je trouvais l'idée à la fois simple et complètement dingue.» De fait, le genre n'avait pas encore exploré l'avenue virale sous cet angle.

De la menace au cauchemar

Pour le profane, *Pontypool* relate l'histoire pas très jojo (mais un peu, tout de même) d'un «morning man» radical qui réalise que son bled est victime d'un virus très particulier. En effet, les gens atteints se mettent à entonner d'étranges litanies, comme en proie à un irrépressible mimétisme, l'air hagard, l'écume à la bouche. Enfin... si on en croit les témoignages.

«J'ai jamais l'idée de privilégier une approche non spectaculaire, suggestive, du moins pour



Le cinéaste Bruce McDonald

un temps. Pendant la première partie du film, on se fait une idée des symptômes et du chaos local par le truchement de coups de fil paniqués, de comptes rendus de plus en plus désespérés du correspondant à la circulation [une trouvaille hilarante], autant d'intervenants qu'on ne voit jamais.»

Le réalisateur se donne ainsi le temps de bien resserrer l'étau. D'abord empreinte d'une sourde menace, l'atmosphère vire lentement au cauchemar.

Le cinéma d'horreur pratique souvent l'intertextualité, citant, subtilement ou non, certaines œuvres similaires. *Pontypool* est de cette école.

Quand je fais un parallèle entre Adrienne Barbeau dans *The Fog* et le personnage de

Stephen McCattie ici, le sourire de mon interlocuteur s'élargit. «Oui, centrer l'action dans ce petit studio de radio constituait entre autres un hommage à John Carpenter.»

Bien entendu, la référence ne justifie pas à elle seule le choix du lieu de l'action. Minimaliste par définition, le huis clos réclame un décor aussi évocateur que fonctionnel. «J'ai eu de la chance. Nous avons trouvé ce sous-sol d'église, que nous avons réquisitionné. Voyez-y un sous-texte si vous voulez! Une fois construit, le studio paraissait avoir toujours été là.»

Dimension satirique

Justement, pourquoi la radio plutôt qu'un autre média? «Le virus étant lié au langage, je

trouvais amusant d'avoir un protagoniste dont c'est l'outil de travail. Qu'il soit animateur de radio est d'une belle ironie, je trouve. Mais c'est venu avant le clin d'œil à Carpenter, qui semblait après coup aller de soi.» Quand je lui fais remarquer que l'intrigue de son film ressemble à une variation «vue de l'intérieur» du film *The Crazies* de George A. Romero, McDonald éclate de rire et confesse candidement ne pas l'avoir vu. «Durant la préproduction, j'ai cependant revu *Night of the Living Dead* et *Dawn of the Dead*, de Romero. La dimension satirique me plaisait; la charge sociopolitique aussi.»

Malgré les influences

avouées, McDonald trace sa voie, puisant son inspiration du moment chez certains géants choisis. «Je vois souvent pas mal de films en préproduction, question de m'imprégner d'ambiances, de voir comment des auteurs que j'estime se sont débrouillés avec du matériel similaire. On n'a jamais fini d'apprendre, vous savez. Dans le cas de *Pontypool*, sachant que je voulais évoluer en huis clos avec un personnage qui dérape, j'ai revu certaines œuvres de Polanski, à commencer par *Le Locataire* et *Répulsion*. Plus tard dans le processus, *La Jeune Fille et la mort*, une œuvre moins estimée je ne sais pour-

quoi, m'a beaucoup aidé. À ce stade, je revoyais *Twelve Angry Men en boucle pour me convaincre que je pouvais dynamiser le statique. Sidney Lumet y était si bien parvenu! Suddenly, avec Sinatra qui prend une maisonnée en otage, fut une découverte heureuse.*»

Je serais tenté d'en dire autant de *Pontypool*. En cette ère de remakes en série, ce long métrage modeste mais possédant un ton bien à lui constitue une bouffée d'air frais pour l'amateur de frissons intelligents. Critique la semaine prochaine.

Collaborateur du Devoir

GAGNANT CÉSAR — MEILLEUR FILM DOCUMENTAIRE

TIFF Sélection Officielle 2008
VENISE Sélection Officielle 2008
FNC Sélection Officielle 2008

«Véritable leçon de cinéma donnée sur un ton intime, affectueux et généreux, *Les Plages d'Agnès* est un document précieux et nécessaire!»
Marianne Dumais, VOIR

«Un chef-d'œuvre dans le sens artisanal et noble du mot!»
PARIS MATCH

«Une danse de l'histoire du cinéma!»
Dodie Tremblay, LE DEVOIR

Les plages d'Agnès

CINE-TAMARIS PRESENTE LES PLAGES D'AGNÈS UN FILM DE VARDÀ UNE COPRODUCTION AVEC ARTE CINÉMA FRANCE AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ AVEC LE SOUTIEN DES RÉGIONS ÎLE DE FRANCE ET LANGUEDOC ROUSSILLON AVEC AIDE DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE

EN EXCLUSIVITÉ À L'EX-CENTRIS
«UN HAUT LIEU DE CINÉMA DE QUALITÉ!» — Le Devoir

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 13 MARS!

Prix Louis-Delluc Meilleur Film 2008
Sélection officielle Un certain regard Cannes 2008
Nomination César 2008 Meilleur documentaire

★★★★★ Cahiers du Cinéma
«Exceptionnel.» Jean Roy, L'humanité
«Un authentique chef-d'œuvre.» Les inrockuptibles

LA VIE MODERNE
un film de RAYMOND DEPARDON

à l'affiche EX-CENTRIS

«Un feelgood movie plein de charme.» Positif

Jean-pierre darroussin
anaïs demoustier
Judith henry

[Semaine de la Critique] CANNES 2008

les grandes personnes
un film d'anna novion

DÈS LE VENDREDI 13 MARS

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Québec Média

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 24 février au 2 mars 2009

- HIGH SCHOOL MUSICAL 3
- MADAGASCAR: ESCAPE 2 AFRICA
- LA GRANDE VADROUILLE
- TOUPIE ET BINOU
Le rock du dodo
- CARDIO-DANSE: PERTE DE POIDS
Karine Larose
- LE DÉSERTEUR
- PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE
- THIERRY LA FRONDE
Saisons 1 et 2
- TERMINATOR 2: JUDGMENT DAY
- VENTRE PLAT: COMBO MAIGRIER ET RAFFERMIR
Karine Larose
- BODY OF LIES
- YENTL
Barbra Streisand
- WALL-E
- AMADEUS
- TAXI 0-22: SAISON 2
- LES PARLEMENTERIES
- CHANGELING
- À L'OUEST DE PLUTON
- GHOST
- THE RED VIOLIN

«Un drame traité comme un thriller qui aurait retenu les leçons d'Hitchcock.»
Le Monde

«Un fascinant film coup-de-poing avec deux des meilleures actrices françaises.»
Screen International

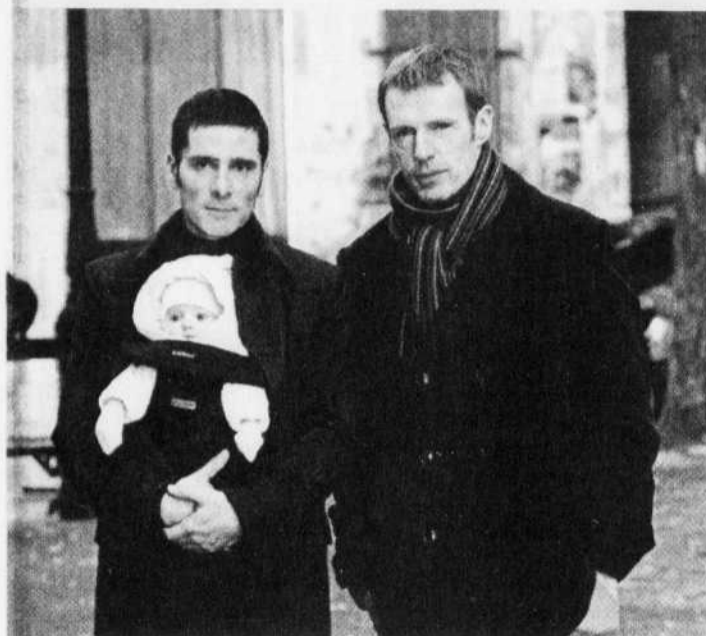
CATHERINE FROT SANDRINE BONNAIRE

L'EMPREINTE DE L'ANGE
UN FILM DE SAFY NEBBOU

avec WLADIMIR YORDANOFF • ANTOINE CHAPPEY • SOPHIE QUINTON
MICHELE MORETTI et la participation vocale de MICHEL AUMONT

DÈS LE VENDREDI 13 MARS!

CINÉMA



SOURCE EQUINOX FILMS

Pascal Elbé et Lambert Wilson dans *Comme les autres*

Les enfants du conformisme

COMME LES AUTRES

Réalisation et scénario: Vincent Garenq. Avec Lambert Wilson, Pilar Lopez de Ayala, Pascal Elbé, Anne Brochet. Image: Jean-Claude Larrieu. Montage: Dorian Rigal-Ansous. Musique: Laurent Lévesque et Loïk Dury. France, 2008, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

Faire «comme les autres», voilà qui est bien rassurant... dans la vie. Au cinéma, c'est une autre affaire, et à vouloir, justement, célébrer la normalité, on finit par s'y confondre.

Vincent Garenq semble manipuler une bombe à retardement dans *Comme les autres*. Cette comédie pas très pétillante aborde la question de l'homoparentalité, un sujet visiblement sensible en France à en juger par les têtes d'enterrement que font les personnages secondaires lorsque le héros du film, interprété par Lambert Wilson, fait part de son désir de paternité. Même le fait qu'il soit un pédiatre dévoué ne diminue en rien leur désarroi.

Ce besoin pressant provoque une grave rupture avec son conjoint Philippe (Pascal Elbé, avec l'air de celui qui voudrait se voir ailleurs), et c'est grâce à la généreuse (et intéressée) complicité d'une jeune immigrante illégale originaire d'Argentine, Fina (l'actrice espagnole Pilar Lopez de Ayala), que Manu (Wilson) va

concrétiser ce rêve. Les bouleversements s'annoncent nombreux, autant pour eux que pour leur entourage, dont Cathy (étonnante et émouvante Anne Brochet), une célibataire qui porte sa solitude comme d'autres leur croix.

Matière à controverse ou à intrigues multiples pour un futur téléroman, ce thème est traité par Vincent Garenq avec la volonté évidente de ne choquer personne. Le monde de Manu ferait rêver n'importe quel orphelin d'un roman de Charles Dickens — son appartement ressemble à un petit château à l'échelle parisienne — et il faut une bonne dose d'imagination pour savoir qu'il habite le quartier coloré et métissé de Belleville, tant l'environnement du film apparaît complètement aseptisé. Il en va de même pour sa relation avec Philippe, chaste et ennuyeuse si on la compare aux scènes d'intimité entre Manu et Fina. Pour tout dire, même *Making Love* (1982) d'Arthur Hiller ressemble à du cinéma porno à côté de *Comme les autres*.

Entre les rares moments de pure drôlerie (les entrevues avec d'éventuelles mères porteuses) et d'émotion contenue (merci Anne Brochet), le film porte malheureusement bien son titre. On se met alors à rêver de l'impertinence qu'une Coline Serreau aurait pu injecter à un tel sujet, ou à la vérité que Garenq y aurait insufflée en le traitant sous forme de documentaire, projet partout refusé par les producteurs. Et dire que la fiction autorise les cinéastes à pénétrer dans la chambre à coucher...

Collaborateur du Devoir

Tordu mais cool

WATCHMEN (LES GARDIENS)

De Zack Snyder. Avec Malin Akerman, Billy Crudup, Patrick Wilson, Jackie Earle Haley, Matthew Goode, Carla Gugino, Jeffrey Dean Morgan, Matt Frewer. Scénario: David Hayter, Alex Tse, d'après le roman iconique d'Alan Moore et Dave Gibbons. Image: Larry Fong. Montage: William Hoy. Musique: Tyler Bates. Etats-Unis, 2009, 161 minutes.

MARTIN BILODEAU

Watchmen fait honte à *X-Men*. On ne va pas tuer la une avec ça, mais le fait mérite d'être signalé. D'autant que le film précédent de Zack Snyder (*300*) n'est pas transcendant. Les superhéros de *Watchmen*, comme tous ceux que notre époque revisite par le cinéma (Superman, Spider-Man, Batman, et *tutti quanti*), se remettent en question et ont perdu des points dans l'estime de ceux qu'ils disent protéger. Cette superproduction de cent millions de dollars n'est pas sans défauts non plus. Le scénario tiré du roman iconique d'Alan Moore et Dave Gibbons est un assemblage en court-poinçon d'idées brèves et de flashes lumineux, qui peinent toutefois à former une intrigue cohérente et soutenue sur la durée de deux heures quarante.

Qu'y a-t-il donc dans *Watchmen* qui mérite d'être «watché»? Réponse: un vrai univers, au carrefour du passé et du futur, du fantastique rétro et de la science-fiction haut de gamme. Une signature visuelle originale, aux motifs *fifties* numérisés



SOURCE WARNER

Le blanc du noir, le mal du bien, les bons des méchants, tout s'emmêle dans *Watchmen*, où le personnage le plus attachant, tout bien considéré, est un psychopathe meurtrier.

en haute résolution, avec pour toile de fond les écrans cathodiques, Richard Nixon, le Vietnam et l'arrière-goût des champignons nucléaires. Enfin, et c'est ce qui rend le séjour si agréable: des personnages forts de héros fatigués, aux facultés mystérieuses, aux alliances fragiles, qui renaissent sous nos yeux sous l'impulsion d'un meurtre.

Le Comedian (Jeffrey Dean Morgan), le moins recommandable des gardiens de la paix aujourd'hui retraités et dispersés, a en effet été occis par un mystérieux assaillant, au terme d'un combat de titans filmé avec brio. Son ex-partenaire

Rorschach (le formidable Jackie Earle Haley), un dur à cuire au visage dissimulé sous un passe-montagne dont les taches d'encre se reforment continuellement en différents motifs, fait enquête. Ses découvertes vont provoquer une série d'incidents qui forceront ses anciens acolytes — un surhomme irradié (Billy Crudup), une *Barbarella borderline* ninja (Malin Akerman) et un Batman sorti d'un Sherlock Holmes (Patrick Wilson) — à refaire surface afin d'empêcher qu'un fou furieux, au beau milieu de l'escalade nucléaire entre les Etats-Unis et la Russie, ne s'interpose pour faire lui-même sauter la boule.

Ceci raconté à grands coups de rouleau, l'intrigue ne donnant pas dans la nuance, ni même dans le détail. Le plaisir vient d'ailleurs, tout particulièrement du parti pris évident de Snyder pour le climat et le mouvement, et de celui de ses scénaristes pour l'ambiguïté morale. Le blanc du noir, le mal du bien, les bons des méchants, tout s'emmêle dans *Watchmen*, où le personnage le plus attachant, tout bien considéré, est un psychopathe meurtrier. Cool, non? Pour les amateurs en mal de certitudes, il restera toujours *X-Men*.

Collaborateur du Devoir

Sur les chapeaux de roues

ONE WEEK

Réalisation et scénario: Michael McGowan. Avec Joshua Jackson, Liane Balaban, Campbell Scott, Fiona Reid. Image: Arthur C. Cooper. Montage: Roderick Deogrades. Musique: Andrew Lockington. Canada, 2008, 94 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est dans le mouvement que les personnages du cinéaste canadien Michael McGowan trouvent leur salut. Le jeune héros de *Saint Ralph* (2005), son premier long métrage, avait conclu un pacte avec Dieu pour sortir sa mère du coma, promettant de gagner un marathon, lui qui n'avait rien d'un coureur de fond.

Dans *One Week*, la course se poursuit, contre la montre mais surtout contre la mort. Ben (Joshua Jackson, sobre dans la détresse) vient d'ap-

prendre que ses jours sont comptés, atteint d'un cancer qui pourrait s'avérer foudroyant s'il ne commence pas aussitôt les traitements. Or ce jeune enseignant de Toronto est sur le point de se marier avec Samantha (Liane Balaban), un agenda sur deux pattes. Cette nouvelle fracassante constitue pour lui un puissant signal d'alarme, car cet écrivain frustré se voit devenir, sans réagir, ce qu'il ne voulait surtout pas être: ennuieux et conformiste. Sur un coup de tête, non seulement il achète une vieille moto mais il l'enfourche pour un voyage jusqu'en Colombie-Britannique, au bout du pays et surtout au bout de lui-même.

Comme les symptômes d'une maladie trop bien connue, les films de condamnés à mort par la médecine traînent leurs lots de clichés,

mais Michael McGowan en contourne quelques-uns, d'abord par d'amusantes touches d'ironie. Son héros ne manque pas d'imagination pour réinventer sa vie ainsi que celle de son entourage, sous un éclairage pas toujours flatteur. Evidemment, cette introspection se fait le plus souvent au grand air et sur des routes qui semblent déboucher sur l'infini. Chaque escale devient le prétexte à des rencontres à haute teneur philosophique, bien que certaines d'entre elles n'échappent pas aux figures typiques du road-movie: voyageur indolent dans un motel anonyme, touristes en pâmoison, etc. D'autres sont nettement plus réussies, comme cette complicité d'abord improbable entre le Torontois *clean-cut* et la cowgirl de l'Ouest au franc-parler.

Un tel voyage amène bien sûr son lot d'images cartes postales, certaines d'une beauté à couper le souffle, malheu-

reusement altérée par une abondance suspecte de drapeaux du Canada, comme si le cinéaste avait des accointances avec les acteurs déchus du scandale des commandites. L'unifolié n'a rien ici d'une image subliminale, tapissant l'espace à répétition, comme pour bien informer l'éventuel spectateur étranger de l'ancre géographique du récit. La bande sonore fait aussi office de vitrine promotionnelle du talent musical canadien (de Melissa McClelland à Patrick Watson en passant par une version délicieusement maladroite de l'incroyable *Un Canadien errant*, interprétée par deux des protagonistes), mais toutes ces chansons se fondent admirablement au paysage intérieur de ce motard d'occasion. L'espace d'une semaine, il revisite son existence, ou ce qu'il en reste, sur les chapeaux de roues.

Collaborateur du Devoir

Prix animé RNC MEDIA
Festival de Cannes - 2008
Meilleur scénario

FILM D'OUVERTURE DU FIFEM

Mia et le Migou

un film de JACQUES-REMY GIRERD
www.miaetlemigou.ca

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.cinemaduparc.com

«UNE RÉVÉLATION.» - E. W.
UN FILM DE KENT MACKENZIE
UNE SEMAINE SEULEMENT!

UNE DÉCOUVERTE!
LES COMPLEXES DE LA NOTION DE PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE À L'ÈRE NUMÉRIQUE

rip!

GAGNANT DE 7 CÉSAR
SÉRAPHINE
GAGNANT DE 8 OSCARS
slumdog millionnaire

DERNIÈRE SEMAINE: MILK (STF)

Méts Place des Arts
Autobus 90 / 129
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-291-1909
STATIONNEMENT GRATUIT 3 HEURES

LE COUP DE CŒUR DU FESTIVAL DE CANNES 08!

QUAND JOHNNY AIME MATTY

«Une charmante comédie sentimentale.»
Odile Tremblay, Le Devoir

«Superbe portrait de femme et joli hymne à la vie.»
TéléCinéObs

Semaine de la Critique
CANNES 2008
MEILLEUR SCÉNARIO

FESTIVAL CINÉMA INTERNATIONAL
d'ouverture

UN FILM DE CHRISTOPHE VAN ROMPAEY

MOSCOW BELGIUM

www.moscow-belgium.com

EN EXCLUSIVITÉ! EX-CENTRIS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PALME D'OR
FESTIVAL DE CANNES - 2008
MEILLEUR FILM

(GAGNANT AUX CÉSAR)
MEILLEURE ADAPTATION

«Extraordinaire! Brillant!»
Le Devoir

«Percutant, un film choc. Profondément bouleversant.»
Le Droit

entre les murs

un film de laurent cantet

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.entrelesmurs.ca

FIFEM
le monde est y'tit

Festival International du Film pour Enfants de Montréal

du 28 février au 8 mars 2009
Pendant la semaine de relâche

INFOS ET BILLETTERIE :
www.fifem.com

PROGRAMME OFFICIEL
OFFERT CHEZ VOTRE LIBRAIRE
Renaud-Bray

UNE PRÉSENTATION DE
Desjardins
Caisse populaire de Rosemont

EN COLLABORATION AVEC :
Montréal
Cinéma Beauvillier
TQM-Québec

PARTENAIRES :
FESTIVAL INTERNATIONAL
Montréal
Journal Montréal
Québec
LE DEVOIR
métr

Transporteur officiel du FIFEM
STM

CULTURE

EXPOSITIONS

L'éléphant et six aveugles

Javier Téllez
et François Lacasse
Musée d'art de Joliette
145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil,
Joliette, jusqu'au 3 et 10 mai

MARIE-ÈVE CHARRON

Jamais un éléphant n'aura autant été offert à l'exploration des sens que dans l'œuvre de Javier Téllez *Letter on the Blind for Use of Those Who See* (2007). L'animal est au cœur du film de l'artiste vénézuélien aujourd'hui basé à New York, qui en fait le prétexte d'une rencontre avec des aveugles. Images en noir et blanc et plans serrés sur des mains qui avancent sur la peau du pachyderme composent un film d'une rare sensibilité.

La démonstration tient à un filon simple voulant qu'en l'absence de la vue, illustrée par les aveugles réunis dans le film, la différence et la pluralité de l'expérience du monde se trouvent accentuées. Au Musée d'art de Joliette, c'est pourtant d'abord avec l'acuité de son regard que le spectateur prendra connaissance de l'œuvre. Les images absorbent d'abord l'attention, elles qui, toutes en sobriété, donnent à voir des scènes découpées par les contrastes du noir et blanc.

Peu de composantes participent à la scène qui se déroule dans une piscine désaffectée de Brooklyn. A tour de rôle, six aveugles procèdent à l'examen tactile, voire olfactif, de l'éléphant qu'il doit décrire. Le calme de l'animal et les gestes hasardeux ou précis des aveugles bercent le rythme du film.

Un participant confie, par exemple, son impression de toucher le caoutchouc d'un pneu tandis que pour un autre l'exercice devient une découverte empreinte de tendresse à laquelle il est impossible de rester indifférent. L'artiste a beau placer le spectateur en position d'observateur qui, lui, voit, il tente aussi de lui faire partager l'expérience vécue par les non-voyants, relation de réciprocité que les six chaises cordées dans la salle de projection, à l'exemple de celles dans le film où attendent les personnages, soulignent par ailleurs.

Dans cette œuvre comme dans celles de sa production antérieure, encore jamais montrée au Québec, Téllez nourrit une propension pour les marginaux, qu'il souhaite sortir de l'ombre. Ces communautés autrement invisibles, que sont notamment les personnes souffrant de maladies mentales, l'artiste en fait les sujets actifs de ses œuvres. C'était là, par exemple, l'incursion proposée dans *La Passion de Jeanne d'Arc* (*Rozelle Hospital*) (2004), œuvre présentée au Power Plant à Toronto en 2006, où des patientes d'un institut psychiatrique revisitaient, à l'invitation de Téllez, le récit de Carl Dreyer.

L'artiste se trouve ainsi le metteur en scène d'une situation calquée sur des récits déjà existants, donnant lieu à des productions relevant à la fois de la fiction et du documentaire. *Letter on the Blind* découle d'ailleurs d'une appropriation croisée d'un texte éponyme de Denis Diderot et de la parabole indienne de *L'éléphant et des aveugles*, qui engagent respectivement des questions philosophiques. Sur quoi sont fondées nos certitudes? L'expérience de l'aveugle, passant par les doigts, n'est-elle pas la preuve qu'une connaissance peut être instruite sensuellement? N'y a-t-il pas, inévitable-

ment, que des préhensions singulières et subjectives du monde? L'œuvre de Téllez soulève délicatement ces questions et force le ravissement.

François Lacasse

Contrairement à la retenue qui prévaut dans l'œuvre de Javier Téllez, les tableaux de François Lacasse réunis dans les salles du rez-de-chaussée en mettent plein la vue. De nature rétrospective, l'exposition survole vingt ans de pratique en quelque trente tableaux, toutes des œuvres où la couleur s'affiche avec lyrisme et picturalité, c'est-à-dire avec un empatement généreux de la matière.

Il s'agit d'une autre rétrospective pour cet artiste originaire de Lanaudière, à qui le Musée d'art contemporain de Montréal consacrait une exposition-bilan pas plus tard qu'en 2002. Oui, une autre, mais justifiée du fait qu'elle montre les importantes avancées effectuées depuis cette date, ce que les fidèles de la galerie René Blouin, qui représente l'artiste, ont pu notamment constater au fil des années. Les toiles les plus récentes de Lacasse y sont d'ailleurs présentées à compter d'aujourd'hui.

L'accrochage à Joliette a l'avantage de révéler une sélection serrée, proposée par la commissaire Marie-Eve Beaupré, et de réunir dans une même exposition les moments forts d'une production dont les jeux formels ressortent ici plus clairement. La première salle s'ouvre notamment avec des tableaux de 2002, là où la précédente rétrospective s'arrêtait.

Parmi ces œuvres, *des déversements* annoncés par le titre de l'exposition résonnent avec évidence. La matière picturale y apparaît selon des formes irrégulières en des teintes ocre, saumon et marron, procédant de coulées que l'artiste aura déversées au moyen de différents outils en jouant également de l'inclinaison du support. S'ensuit un système de taches dont la transparence ou l'opacité évoque plus ou moins encore l'énergie du déversement et la consistance variée de la matière.

Une autre salle donne à voir les plus récentes productions de l'artiste avec des œuvres aux tons de gris façonnés en boudins sur la surface. Ici, les déversements semblent le fruit de gestes enchaînés prestement, comme dans *Grande pulsion XVIII* (2008) où les rehauts de couleurs criardes s'agglutinent.

Le parcours, qui refuse la progression chronologique, revient sur quelques œuvres du début de la carrière, lorsque les taches sont davantage dessinées et que la surface s'affirme comme un feuillet de motifs se dissimulant mutuellement, et sur des tableaux de la fin des années 1990, ceux-là faits de lanières verticales colorées. Dans chacune des œuvres de l'exposition, Lacasse montre une étude soutenue et séduisante de la matière picturale livrée au contrôle ou à l'abandon.

Collaboratrice du Devoir

Des théâtres d'ombres

INTRIGUES

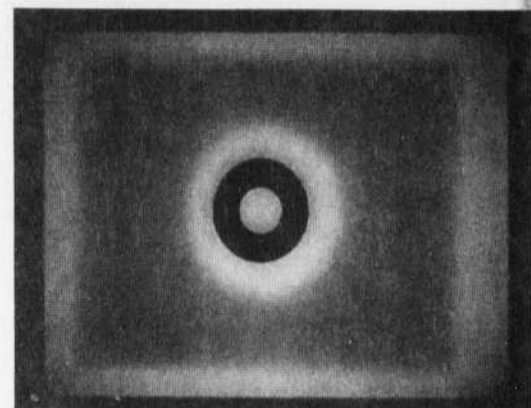
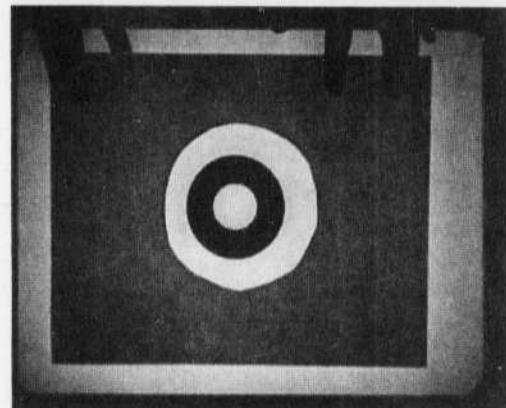
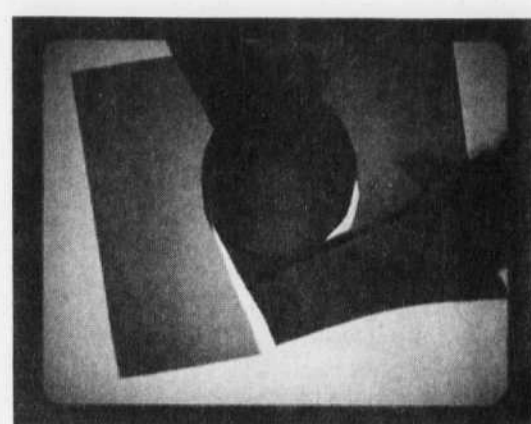
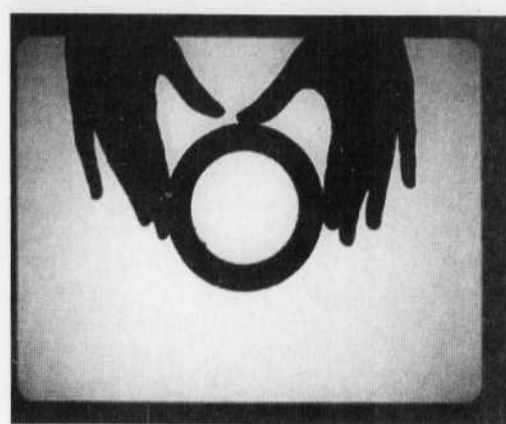
Manon de Pauw
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri
Jusqu'au 28 mars

MARIE-ÈVE CHARRON

Elle était fort attendue, cette exposition sur le travail de Manon de Pauw. Et elle ne déçoit pas. À travers un aperçu consistant, l'exposition s'arrête sur la pratique de l'artiste qui, depuis le début des années 2000, prend forme à travers des installations vidéo, des performances et des photographies. Images en devenir, corps en mouvement et gestes de création sont, entre autres, les thèmes finement entrecroisés par les œuvres que la commissaire, Louise Déry, a réunies dans une mise en espace étonnamment dépouillée et empreinte d'élégance. Nul bilan exhaustif ici, mais des réalisations récentes et inédites que l'exposition lie à une sélection très ciblée d'œuvres du début de la carrière.

Cette exposition fait suite à une année occupée pour de Pauw, qui a été, en 2008, de la Triennale du Musée d'art contemporain de Montréal. L'artiste a également pris part à la création de *Là où je vis*, pièce de danse imaginée par Danièle Desnoyers, où elle manipulait sur une table lumineuse des objets et des matériaux. Les gestes de l'artiste étaient alors captés en direct par une caméra en plongée et transmis ensuite dans l'espace pour y créer une myriade d'effets visuels. L'exposition à la Galerie de l'UQAM s'amorce avec un rappel de ces composantes d'abord par un documentaire du spectacle, puis avec la table lumineuse elle-même, présentée sous le titre évocateur de *L'Atelier ouvert* (2009).

La figure de l'atelier, l'artiste en fait le noyau de sa pratique. Il est, de toute évidence, le lieu par où ses œuvres surgissent et où, également, elle souhaite les montrer. Conséquemment, le processus de création constitue le centre du travail de De Pauw et sa présence, comme artiste, en est inséparable. Celle du spectateur semble tout aussi nécessaire. C'est à tout le moins l'impression rendue par les dispositifs de l'artiste, des installa-



Répertoire (détail), installation vidéographique de Manon de Pauw

© MANON DE PAUW

tions physiquement ouvertes dont les projections lumineuses captent les présences en en projetant les ombres.

Pouvoir de fascination

Dans *L'Atelier ouvert*, la pénombre reçoit le spectateur, qui fait face à la table lumineuse où les matériaux de travail (ruban adhésif, pellicules de transparents et papier blanc) reposent en silence. En attente d'être utilisée lors des performances de l'artiste — prévues au cours du mois —, l'installation inspire déjà les gestes de création, voire de bricolage, et fait surgir des promesses mirifiques, comme le suggère aussi cette pluie d'étoiles que projette dans l'espace la petite boule miroir suspendue au-dessus du plan de travail.

Une bonne partie de l'exposition se dénoue ainsi entre les éclats de lumière, ceux des projecteurs et des boîtes lumineuses par exemple, et la fugacité des ombres que l'espace dénudé magnifie. *Répertoire* (2009) synthétise les explorations de l'artiste dans ces registres avec six projections en boucle disposées sur autant de

tables placées en cercle dans la grande salle. Les bandes vidéo restituent les gestes de l'artiste, notamment en train de découper et de tracer des cercles, d'éprouver avec son corps les limites d'une surface circulaire, de superposer à la lumière des matériaux plus ou moins transparents et de délier le parcours d'un crayon sur une bande de papier qui défile. Tous ces gestes donnent à voir des images qui prennent forme et se défont aussitôt, poussés par un flux qui ne semble jamais vouloir cesser.

La présence des mains et des outils dans l'image ainsi que l'ajout de la bande sonore mettent à l'avant-plan les actions de fabrication, mais sans dissiper l'aura mystérieuse de ce théâtre d'ombres. Les phénomènes qui émergent sous nos yeux sont fascinants, rappelant tantôt la vue d'une éclipse solaire, tantôt la texture d'une vieille pellicule. Mais que voit-on vraiment?

Alors que l'artiste rend indissociables la production des images, leur capture et leur diffusion, elle fait de l'exercice de leur perception par le spectateur une étape tout aussi cruciale. C'est pourquoi, sans doute, il est difficile de détacher le regard des projections malgré la simplicité des actions qu'elles montrent et la modestie des matériaux employés. Les dispositifs parviennent ainsi à vivifier une fascination, à certains égards élémentaire, pour une image en cours d'élaboration.

Volontairement ou non, le travail de l'artiste fait écho à certains mythes fondateurs du dessin et du pouvoir de l'image, que l'on pense aux fables de la fille de Dibutade traçant les contours de la silhouette de son amant de-

vant la quitter ou de Giotto ayant, par défiance, dessiné un cercle parfait au moyen d'un seul trait. Chose certaine, les œuvres de l'artiste interrogent la teneur des images en leur donnant des supports variés et en jouant avec leurs modalités d'apparition.

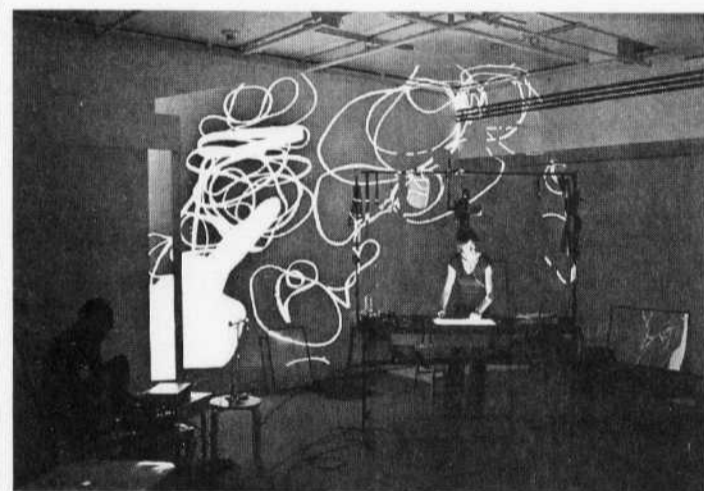
L'artiste au travail

Ailleurs dans l'exposition, des photogrammes et des photographies fixent des instants de performance et d'exploration, qu'il s'agisse du motif rendu spectral d'élastiques en amas ou du corps de l'artiste épousant les courbes d'un cercle. Il est très réjouissant aussi de revoir, ou de découvrir, c'est selon, trois œuvres vidéo datées de 2001 et de 2002, remontant ainsi à l'époque des études à la maîtrise de l'artiste.

Plusieurs aspects fondamentaux de son travail y sont déjà alors qu'elle se montre, dans ces vidéos, déclinant les outils nécessaires à la préparation d'une salle d'exposition ou encore en train de placer les composantes d'une installation un peu bancale incluant une (autre) boule miroir.

Dans un passage d'*Échelle humaine*, le montage fait coïncider le bruit de la respiration de l'artiste avec l'intensité changeante de la luminosité de la scène. La trouvaille est simple, mais amusante et efficace, révélant le potentiel ludique que l'artiste repère dans les moindres opérations. Cet extrait de la vidéo donne aussi à voir un aspect dominant de l'exposition; il fait ressortir que, autant que les images apparaissant dans le flux de leur création, c'est sa figure d'artiste au travail que Manon de Pauw invente et réenchante sous nos yeux.

Collaboratrice du Devoir



L'Atelier ouvert, performance de Manon de Pauw avec l'artiste sonore Nancy Tobin, Nuit blanche à Montréal, Galerie de l'UQAM

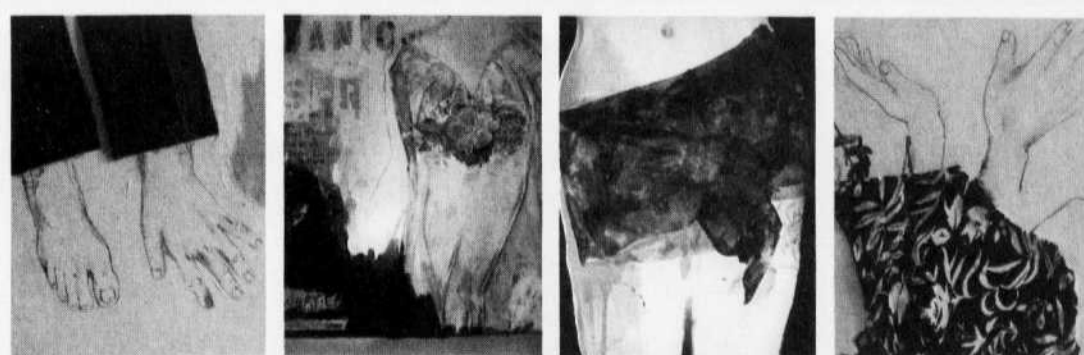
© MANON DE PAUW

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

PHILADELPHIE - du 30 avril au 3 mai
Tour de ville, opéras, musées, jardins
Quelques places disponibles
Date limite de réservation : 25 mars

La brochure de la saison est arrivée!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont



Des tableaux, réalisés par YANNICK DE SERRE à partir de créations originales de sept prestigieux designers de mode québécois : PHILIPPE DUBUC, CAROLINE FRENETTE, MARIOUCHE GAGNÉ, ANNIE LANGLOIS, VÉRONIQUE MILJKOVITCH, RUDSAK, MARIE SAINT-PIERRE.

L'ART PRÊT-À-PORTER

Quartier Libre
Galerie d'art

VERNISSAGE : JEUDI LE 12 MARS À 17H30. EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE.

Jusqu'au dimanche 5 avril au 4289 rue Notre-Dame Ouest à Montréal (Métro Place Saint-Henri).
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h.
Renseignements : 514-933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

François Lacasse

25 janvier - 3 mai, 2009

09
Hiver

Claudie Gagnon

Rétrospective co-produite avec Expression
1^{er} février - 26 avril, 2009

Javier Téllez

1^{er} février - 10 mai, 2009

145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil
Joliette (Québec) CANADA
450 756-0111
www.museejoliette.org
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

DE VISU

Ingres éternel

Quand récupération rime avec célébration et réparation

INGRES ET LES MODERNES

Musée national des beaux-arts du Québec, parc des Champs-de-Bataille, jusqu'au 31 mai.

JÉRÔME DELGADO

Québec — *Le Violon d'Ingres*, icône photographique de Man Ray retouchée à l'encre, y est. *Le Bain turc*, toile d'Ingres, aussi. Puis d'autres toiles incontournables, certaines moins, ou très récentes, mais toutes aussi ingristes. L'exposition *Ingres et les modernes*, au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ), scrute les questions délicates de la propriété intellectuelle et de l'œuvre unique.

Tout débute avec un violon, un vrai et pas n'importe lequel, celui qui aurait donné son nom à cette expression associant l'activité artistique à un loisir: le violon du peintre Ingres. En partie chef-d'œuvre, en partie objet fétiche, *Ingres et les modernes* est ainsi, à double face.

L'expo virevolte entre la révérence au «maître de Montauban» et la dérision de son univers. Le chef-d'œuvre côtoie le pastiche, aux croquis répondent des œuvres postérieures, les pièces uniques deviennent reproductions, quand ce n'est pas un tableau célèbre (*La Grande Odalisque*, 1814) qui s'efface devant sa parfaite copie (signée Jules Flandrin, en 1903).

Ce va-et-vient entre Ingres et les ingristes, entre originaux et citations, parle de fétichisation, mais on ne sait trop si l'expo nous la crache au visage comme une calamité ou comme un heureux présage. Peut-être les deux, tel ce violon offert en préambule.

Entendons-nous: si Ingres, à cheval entre le classicisme et le renouveau, est célébré en tant

que source incontournable de la modernité, de Degas à Vik Muniz en passant par Picasso, Rauschenberg, Bacon ou Orlandi, ce sont davantage les œuvres de ceux-ci qui accaparent l'œil. Cette expo ne comprend paradoxalement que peu de tableaux d'Ingres, deux ou trois de grande importance, quatre tout au plus.

Le Bain turc, le célèbre tondo appartenant au Louvre, en fait partie, remarquez. On prend plaisir à le voir et à le revoir, d'autant plus que les «études» du maître et les versions «modernes» nous y poussent. Des eaux-fortes de Picasso, dont une *Plaisanterie autour du Bain turc* assez audacieuse, et *The Turkish Bath* (1973), de Sylvia Sleigh — une huile féministe où ce sont des hommes qui posent —, expriment l'étendue des propos qu'Ingres suscite depuis 200 ans.

La référence

Conçue naturellement au Musée d'Ingres de Montauban (après *Picasso-Ingres* en 2004 et *Ingres et l'antique* en 2006), l'expo est produite en partenariat avec le MNBAQ. Tout comme la rétrospective Van Dongen en cours à Montréal, celle-ci est un autre pan de l'internationalisation à laquelle aspirent nos musées, bien que cette fois aucun trait local, aucun Max Stern ne serve d'excuse. À Québec, depuis le passage du Louvre, on rêve en grand.

Ingres et les modernes tourne autour de trois genres prisés par l'artiste: la peinture d'histoire, le nu (surtout féminin) et le portrait. La version Québec, précédente à la française (attendue pour l'été), est beaucoup plus petite si l'on se fie au catalogue, mais aussi un peu confuse dans sa schématisation. Un fait demeure: Ingres, placé au centre des salles, sa postérité autour, apparaît comme la réfé-

rence. En matière de citations, de reprises et d'appropriations, il n'est pourtant pas seul — Velasquez, Rembrandt, Goya, Delacroix..., nommez-les.

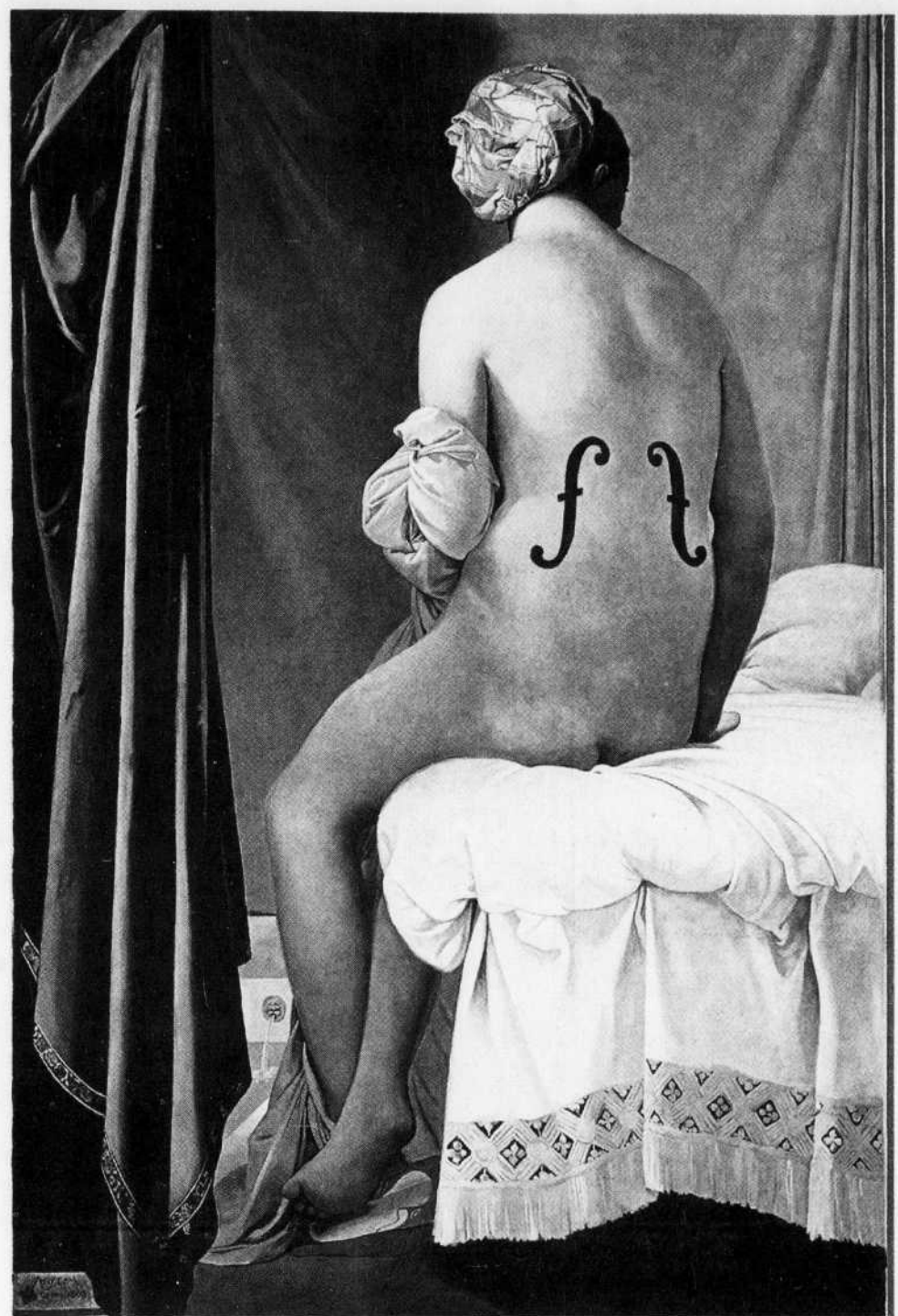
La femme enturbannée vue de dos, ce dos auquel Man Ray greffe des essences de violon, paraît un éternel emprunt. Cette figure, Ingres déjà, qui pratique collage et autocitation, s'en sert pendant cinquante ans, de la *Baigneuse Valpinçon* (1808) au *Bain turc* (1862), en passant par *La Petite Baigneuse* (1828).

Dans l'exposition, elle semble rebondir, changeant de contexte, de mains, propriété de Man Ray dans les années 1920 jusqu'à ce qu'en 1999 s'emmêle Kathleen Gilje, une restauratrice d'œuvres et pointilleuse dans ses œuvres. Sa peinture à l'huile *Violon d'Ingres, Restored* vient quelque part, comme le dit Dimitri Salmon, commissaire général de l'expo, «[rendre] à Ingres ce qui lui appartient». Si la *Baigneuse* retrouve l'intimité de sa chambre, c'est cependant affublée d'ouïes de violon.

Les correspondances ont plus d'une teneur. Lorsque Muniz se penche sur *Cédepe et le Sphinx*, autre chef-d'œuvre exposé, c'est en scrutant ses détails. Mapplethorpe préfère revisiter *Académie d'homme*.

Le mouvement féministe se permet par contre de remettre joyeusement Ingres à sa place. Il y a Gilje, mais aussi la jeune Orlandi qui pose en grande *Odalisque* en 1977 ou Cindy Sherman qui, en 1989, se met en scène en *Madame de Senonnes*, un portrait plus classique et a priori moins macho. Les formes arrondies, les regards vides, les déformations anatomiques d'Ingres (telles les trois vertèbres de son *Odalisque*), demeurent sa touche moderne. Toujours actuelle.

Collaborateur du Devoir



Violon d'Ingres, Restored, 1999, de Kathleen Gilje

SOURCE MNBAQ

Expositions

Musées & Galeries d'art

Publicité

BERNINI
PIERRE VIVANTE

Découvrez l'exposition BERNINI ET LA NAISSANCE DU PORTRAIT SCULPTÉ DE STYLE BAROQUE

28 novembre 2008 au 8 mars 2009

Gian Lorenzo Bernini, dit le Bernin, Portrait de Costanza Bonarelli, 1636-1638 (ditail), Musée Historique del Bargello, Florence

Organisée conjointement par le Musée des beaux-arts du Canada et le J. Paul Getty Museum

Musée des beaux-arts du Canada 380, promenade Sussex, Ottawa 1-800-319-ARTS www.beaux-arts.ca/bernini

LeDroit Ottawa en partenariat avec CBC Radio-Canada en partenariat avec Canada

BEAUX-ARTS DES AMÉRIQUES
COLLINS LEFEBVRE STONEBERGER

Emilio Sanchez, Toldos Blancos, circa 1970, Photographie, 36,8 x 53,5 cm

NOUS ESPÉRONS VOUS ACCUEILLIR À NOTRE NOUVELLE ADRESSE
3944 ST-DENIS, MONTRÉAL, QC H2W 2M2
www.beauxartsdesameriques.com 514.481.2111

Denis Fecteau
Ces territoires d'Ātmā
Commissaire : Ariane Dubois

Du 14 février au 19 avril 2009

Visite commentée :
29 mars, à 14 h
Salle Alfred-Pollan
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boul. de la Concorde Ouest
Renseignements : 450 662-4440

Entrée libre

Salle 100, 2005, 10x16 cm
Terra, bois et patine

LAVAL

Erik Jerezano
Rituals, recipes and the inescapable fly
Du 21 février au 21 mars 2009

Galerie Trois Points
372, Sainte-Catherine Ouest, Espace 520
Montréal, Québec, H3B 1A2
514.866.8008
www.galerietroispoints.qc.ca

Œuvre: The real Ponce de Léon his mandibles, technique mixed sur papier, 2008 66 x 91 cm